
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06825079 8





JÉSUS ENFANT, MODÈLE DES ENFANTS

TEL ENFANT, TEL HOMME

DEUX SERMONS

POUR LES ENFANTS

PAR

ADOLPHE MONOD

PARIS

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET Cie, ÉDITEURS

2, RUE TRONCHET

1857





JÉSUS ENFANT, MODÈLE DES ENFANTS

TEL ENFANT, TEL HOMME

Les deux sermons que renferme ce volume furent prononcés par M. Adolphe Monod, le 30 mars 1851 et le 28 mars 1852, à l'occasion du *Service pour les écoles*, qui a lieu chaque année dans l'Eglise réformée de Paris. Ils auraient été vraisemblablement imprimés plus tôt, si l'auteur avait pu, comme il en avait formé le projet, y en ajouter un troisième, dans lequel le salut aurait été plus directement annoncé aux enfants. Les circonstances n'avaient pas permis encore la réalisation de ce désir; mais s'il n'est pas en notre pouvoir de combler cette lacune, grave selon lui, nous avons tenu du moins à la signaler.

Ces sermons n'avaient pas été revus par M. Monod pour l'impression; dans l'un et l'autre, le manuscrit original a été conservé aussi scrupuleusement que possible : de là le maintien d'une ou deux expressions rendues étranges par le changement des circonstances, mais qui n'étonneront pas si l'on se transporte au temps où elles

ont été prononcées, et dont l'application demeure d'ailleurs la même, l'esprit de l'Evangile ne variant pas avec le cours des événements.

Chers enfants qui lirez ces pages, recevez-les comme une dernière exhortation d'un ami chrétien qui vous était particulièrement attaché, et dont l'unique ambition était de vous conduire, vous aussi, à la croix de son Sauveur et du vôtre!

Paris, décembre 1856.

JÉSUS ENFANT, MODÈLE DES ENFANTS

SERMON

PRONONCÉ A L'ORATOIRE LE 30 MARS 1851
POUR LE SERVICE DES ÉCOLES

JÉSUS ENFANT
MODÈLE DES ENFANTS

« Et le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, « étant rempli de sagesse; et la grâce de Dieu était sur « lui. Or, son père et sa mère allaient tous les ans à « Jérusalem à la fête de Pâque. Et quand il eut atteint « l'âge de douze ans, son père et sa mère étant montés « à Jérusalem, selon la coutume de la fête, et s'en re« tournant après avoir accompli les jours de la fête, « l'enfant Jésus demeura à Jérusalem; et Joseph et sa « mère ne s'en aperçurent point. Mais croyant qu'il était « dans la troupe des voyageurs, ils marchèrent une jour« née; puis ils le cherchèrent entre leurs parents et ceux « de leur connaissance. Et ne le trouvant point, ils s'en « retournèrent à Jérusalem, en le cherchant. Or, il ar« riva que trois jours après, ils le trouvèrent dans le « temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant, et « les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient s'éton« naient de sa sagesse et de ses réponses. Et quand ils le « virent, ils en furent étonnés, et sa mère lui dit : Mon « enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi? Voici, ton père « et moi te cherchions, étant en grande peine. Et il leur « dit : Pourquoi me cherchiez-vous, ne saviez-vous pas « qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père? « Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Alors « il descendit avec eux, et vint à Nazareth; et il leur « était soumis; et sa mère conservait toutes ces paroles« là dans son cœur. Et Jésus s'avançait en sagesse, et « en stature, et en grâce envers Dieu et envers les « hommes. » (Luc II, 40-52.)

Mes chers enfants, à votre âge on aime à voyager : :h bien, je vous propose un beau et grand voyage.

Vous êtes à Paris, en l'an 1851 ; transportez-vous en esprit dans la Judée, à l'époque dont parle saint Luc, il y a tout juste mil huit cent cinquante-un ans. Pour le temps de l'année, il n'y a rien à changer : nous sommes à la fin du mois de mars, qui correspond au milieu du mois de Nisan des Juifs; c'est ce que je veux. Seulement, la Judée étant de 18 degrés, c'est-à-dire de 450 lieues plus près de nous que l'équateur (vos maîtres d'école vous expliqueront cela), la saison y est plus avancée que chez nous. C'est le plus beau moment de l'année, dans un des plus beaux pays de la terre : aujourd'hui les Turcs l'ont tant changé, qu'on ne s'y reconnaîtrait plus; mais je parle de la Judée d'autrefois. On en est à cette bonne température du printemps, où ne faisant plus froid, il ne fait pas encore trop chaud. Tout au plus la chaleur est-elle un peu incommode dans la plaine de Jéricho et sur les côtes de cette affreuse mer Morte, près de laquelle tout est mort; ailleurs elle est agréablement tempérée, dans l'intérieur, par l'élévation du sol, tout le pays étant comme une longue petite montagne, et sur le bord de l'eau, par une brise rafraîchissante qui souffle de la mer le matin et le soir, et que Moïse appelle dans la Genèse « le vent du jour[1]. » Les pluies, les

[1] Gen. III, 8.

orages[1], les inondations ont pris fin. Le Jourdain, après avoir, pendant quelques semaines, répandu sur ses rives son eau mêlée d'un limon fertile[2], vient de rentrer tout doucement dans son lit étroit et encaissé, au grand contentement du cultivateur, qui commençait à craindre que ses terres ne fussent détrempées jusqu'à être entraînées, et à qui il tardait aussi d'être débarrassé de la visite du lion, chassé par l'eau montante[3]. Il y a déjà plusieurs semaines que les arbres ont poussé leurs feuilles, et l'amandier ses fleurs, que Salomon compare à la chevelure blanche d'un vieillard[4]. L'abricot, la pêche, la prune, sont près d'être mûrs; et les premiers épis de la terre tombent sous la faux du moissonneur, que les passants saluent en ces mots : « L'Eternel soit avec vous ! » et qui leur rend ainsi leur salut : « L'Eternel vous bénisse[5] ! »

Dieu a si bien arrangé les choses, mes chers enfants, que le temps de l'année le plus heureux pour la terre, se rencontre avec celui où Dieu a délivré son peuple « du pays d'Egypte et de la mai« son de servitude. » Nous sommes au commence-

[1] Qui en Judée n'ont lieu, en temps ordinaire, que dans l'hiver (1 Sam. XII, 16-18).

[2] Jos. III, 15. — [3] Jér. XLIX, 19; L, 44. — [4] Eccl. XII, 7.

[5] Ruth II, 4; Ps. CXXIX, 8.

ment de la moisson; nous sommes aussi à la fête de Pâque, la plus solennelle des trois fêtes solennelles. Voyez-vous, çà et là, dans la campagne, ces nuées de voyageurs, qui, de tous les points de la Judée, montent vers Jérusalem[1], « comme des pi« geons volant vers leur pigeonnier[2]?» Ce sont les familles d'Israël, rassemblées en grandes compagnies, ou caravanes, qui vont «se présenter de« vant l'Eternel leur Dieu, au lieu qu'il a choisi[3]. » Les hommes s'y rendront encore deux fois, en mai, pour la fête de Pentecôte, et en septembre, pour celle des Tabernacles; mais les femmes, qui ne sont pas obligées comme eux à ce pèlerinage, et qui ne peuvent guère le faire plus d'une fois l'an, se réservent en général pour la fête de Pâque. Le jour, la caravane chemine au travers d'un pays délicieux, qui est comme un jardin continuel[4], à part un petit nombre de passages arides que la foi des pèlerins leur fait franchir sans murmure[5]; et la nuit, elle s'arrête dans de vastes hôtelleries, ou se disperse, si le temps le permet, sous des tentes rapidement dressées à la belle étoile. Chemin faisant, on chante en chœur quelques-uns de ces

[1] On disait monter à Jérusalem, parce que cette ville est bâtie sur un plateau élevé, qui domine le reste du pays.

[2] Esaïe, LX, 8. — [3] Deut. XVI, 16. — [4] Gen. XIII, 10.

[5] Ps. LXXXIV, 13.

cantiques de Mahaloth[1], c'est-à-dire cantiques des ascensions, ainsi appelés parce qu'ils étaient destinés à être récités par les pèlerins montant à Jérusalem, par exemple le psaume CXXV, commençant ainsi : « Ceux qui se confient en l'Eter« nel sont comme la montagne de Sion, qui ne « peut être ébranlée, et qui se soutient à toujours. « Quant à Jérusalem, il y a des montagnes autour « d'elle, et l'Eternel est à l'entour de son peuple, « dès maintenant et à toujours ; » ou le psaume CXXVI finissant ainsi : « Ceux qui sèment avec « larmes, moissonneront avec chant de triomphe. « Celui qui porte la semence pour la mettre en « terre, ira son chemin en pleurant ; mais il re« viendra avec chant de triomphe, quand il por« tera ses gerbes. » Mais pendant que vous voyagez et que vous chantez, mes chers enfants, votre maison et vos champs, qui les gardera contre l'ennemi ou contre les voleurs ? Soyez tranquilles : Dieu y a pourvu, car il n'oublie rien de ce qui nous intéresse. Il a dit par Moïse : « Nul ne convoitera ton pays, lorsque tu mon« teras pour comparaître trois fois l'an devant « l'Eternel ton Dieu[2]. » Allez donc célébrer votre fête sans souci : Dieu garde votre pro-

[1] Ps. CXX-CXXXIV. — [2] Ex. XXXIV, 24.

priété, et ce que Dieu garde est bien gardé [1].

Mais que vont faire ces pèlerins une fois arrivés à Jérusalem? Le voici en abrégé, mes enfants; car de vous tout raconter en détail, ce serait trop long [2]. Chaque famille commence par se pourvoir d'un logement dans Jérusalem pour les jours de la fête, ce qui n'est pas une chose très facile; car la population de la ville qui est d'environ 120,000 âmes en temps ordinaire, devient plus de vingt fois plus grande pendant la fête de Pâque [3]. La fête dure sept jours, dont les deux plus solennels sont le premier et le dernier, qui sont « des jours de sainte « convocation [4] », ou de culte public et « de Sab-« bat, » ou de complet repos; les jours intermédiaires sont partagés entre le travail ordinaire et les cérémonies de la fête. Le premier jour, dès que l'ouverture de la fête a été annoncée du haut de la montagne du temple par le son de la trompette, le père de chaque famille porte au temple un agneau ou un chevreau d'un an et sans défaut; il

[1] Peut-être y a-t-il une allusion à cette touchante promesse dans Ps. CXXV, 3.

[2] On trouvera la célébration de la Pâque juive exposée en détail dans le *Semeur,* 1836, n°s 24 et suivants, sous ce titre : *Voyage d'Hélon à Jérusalem.* Il serait à désirer que cette série, aussi intéressante qu'instructive, fût publiée à part, sous forme de Traité.

[3] Selon Josèphe; Winer, *Realwœrterbuch.*

[4] Lév. XXIII, 7, 8.

l'égorge dans le parvis des sacrificateurs[1]; et, après que les sacrificateurs en ont répandu le sang sur l'autel des holocaustes, il le rapporte chez lui et le fait rôtir au feu. Le soir venu, cet agneau est servi, avec du pain sans levain et des herbes amères, sur une table autour de laquelle tous les membres de la famille se réunissent, debout, les souliers aux pieds, les reins ceints, leur bâton à la main, comme des gens prêts à partir. Le père de famille bénit les aliments placés sur la table, surtout l'agneau de Pâque, qu'il partage entre tous les convives : il faut que l'agneau soit mangé en entier, ou, s'il en reste quelque chose jusqu'au lendemain matin, ce reste doit être brûlé. Au commencement et à la fin du repas, il bénit une coupe pleine de vin, et la fait circuler à plusieurs reprises, pendant que les convives chantent le *grand Hallel*, c'est-à-dire la *grande louange*; c'est ainsi qu'on appelle les psaumes CXIII et suivants, jusqu'au CXVIII; sans doute on devait chanter avec un sentiment particulier ces paroles du psaume CXVIII : « C'est ici la journée que l'Eternel a faite; « égayons-nous et réjouissons-nous en elle. » — Je

[1] Ordinairement, c'était le sacrificateur qui égorgeait la victime; mais le jour de Pâque cet office était rempli par tous les Israélites, pour montrer qu'ils formaient un royaume de sacrificateurs (*Semeur*, 1836, p. 223).

ne dois pas oublier de vous dire que le plus jeune enfant de la famille demande, dès le commencement du repas, «ce que signifie ce service.» Alors, le père de famille lui répond en lui racontant, ainsi qu'il a entendu raconter autrefois lui-même à son père, l'histoire de cette nuit mémorable où Israël sortit du pays d'Egypte et où la fête de Pâque fut célébrée pour la première fois. Ces herbes amères rappellent les jours d'amertume passés en Egypte; ces pains sans levain et ce repas pris debout, cette fuite précipitée, qui ne permettait ni d'attendre que la pâte fût levée, ni de s'asseoir à table; et cet agneau immolé, l'agneau dont le sang avait marqué les poteaux et le linteau des portes, pour en détourner l'ange exterminateur[1]. Après les émotions de cette première journée, rien n'est plus touchant que le soir du second jour, lorsque au moment que le soleil vient de se coucher, on va couper dans un champ voisin de Jérusalem une poignée d'épis, pour les présenter dans le temple, et sanctifier ainsi l'usage des fruits de la terre[2]. Les autres jours sont célébrés surtout par de nombreux sacrifices. Ce n'est pas, dites-vous peut-être, ce qui vous aurait plu le mieux, mes enfants; comment voir de sang-froid égorger les doux agneaux,

[1] Ex. XII. — [2] Lév. XXIII, 10-14.

les chevreaux timides? Mais cela était nécessaire, vous le savez, pour faire penser d'avance à cette tendre et innocente victime qui devait mourir pour les péchés du monde. Ah! ces grands souvenirs, ces avertissements sérieux, ces repas de famille, ces chants de psaumes, ce temple magnifique avec ses vastes cours et ses superbes colonnades, que tout cela devait être intéressant! Vous auriez bien voulu y être, — et moi aussi!

Mais savez-vous ce que j'aurais surtout voulu, mes chers amis? J'aurais voulu faire partie d'une caravane que vous voyez dans le lointain monter pour la Pâque, de Nazareth à Jérusalem. Et pourquoi? Est-ce parce que cette caravane est plus riche ou plus honorée que les autres? Au contraire, elle l'est moins : on faisait très peu de cas de Nazareth, et les Juifs disaient un *Nazaréen* comme on dit quelquefois chez nous... mais non, je ne veux pas répéter cela, car on a bien tort de le dire; toute nation est respectable. Eh bien donc, mes enfants, qu'est-ce qui m'attire vers la caravane de Nazareth? Ah! c'est qu'il y a là un enfant de douze ans que j'aurais ardemment souhaité de connaître! et je ne suis pas le seul : car « beaucoup de prophètes et « beaucoup de rois ont souhaité de le voir, et « ne l'ont point vu, et de l'entendre, et ne l'ont

« point entendu[1]. » Je le crois bien; les anges eux-mêmes se penchent du haut du ciel pour le contempler, et pour suivre tous ses pas, en se demandant « ce que deviendra cet enfant, » en qui un enchaînement de prophéties datant de la création du monde font pressentir à la fois, et l'Agneau de Dieu qui doit « expier nos péchés » par son amer sacrifice, et le Vainqueur glorieux qui doit « détruire les œuvres du « Diable, » et le Roi puissant qui doit recueillir « les nations « pour son héritage et les bouts de la terre pour « sa possession. » Un enfant de douze ans qui croît pour devenir « le Sauveur du monde : » quel spectacle, mes chers enfants! Et lorsque parvenu à l'âge de douze ans, auquel le jeune Hébreu recevait le nom de *fils de l'alliance* et commençait de participer aux fêtes solennelles, il monte pour la première fois à Jérusalem, quel honneur et quel privilége pour la caravane qui possède cet enfant incomparable! Cela est vrai; mais cet honneur, ce privilége, ceux qui en jouissaient ne s'en doutaient peut-être pas; que dis-je? même Marie sa mère, et Joseph, qu'il appelait par respect son père, quoiqu'il fût le Fils de Dieu, ne s'en rendaient compte qu'imparfaite-

[1] Matth. XIII, 17.

nt. C'est que Jésus enfant était un enfant qui se distinguait des autres enfants que par sa ıte et douce obéissance ; il n'enseignait pas et faisait pas de miracles ; il ne guérisait pas de lades ; le temps de tout cela n'était pas encore ıu. Aussi les Evangiles, qui nous parlent tout long des trois dernières années de la vie de us, ne nous disent-ils presque rien ni de son ance, ni de tout le temps qui a précédé son ıtême. Dans saint Luc, par exemple, vingt-ıx chapitres pour trois ans, un chapitre pour ıte ans ! Vous auriez été bien curieux, n'est-ce , d'en savoir davantage? Mais Dieu a fait écrire Parole pour notre édification, non pour notre usement; et si elle parle si peu de Jésus en-t, c'est sans doute pour nous apprendre qu'un ant ne doit pas faire parler de lui, caché qu'il dans la famille ou dans l'école, en attendant : Dieu en fasse un homme et qu'il paraisse aux ards du monde. Mais si saint Luc dit si peu de se de l'enfant Jésus, il en dit pourtant quelque se, surtout à l'occasion de la Pâque ; et ce ·lque chose est plein d'instruction, comme tout ıue dit la Bible. L'enfant Jésus, si humble et modeste, est extraordinaire cependant dans : chose, dans une seule : il est saint. Il a tra-sé tous les âges, depuis l'enfant qui vient de

naître jusqu'à l'homme fait, pour les sanctifier tous; et comme Jésus homme est le modèle des hommes, Jésus enfant est le modèle des enfants. C'est pour cela que je vous parle de lui aujourd'hui. Vous approchez la plupart de cet âge de douze ans qu'il avait au moment de la fête. Apprenez donc de Jésus enfant comment doit être un enfant de votre âge. O mes enfants! que vous seriez bons, heureux, aimables, si vous lui ressembliez! Et pourquoi ne lui ressembleriez-vous pas?... La première chose à faire pour lui ressembler, c'est de le bien connaître : et c'est ce que nous allons tâcher de faire, avec la grâce de Dieu.

L'enfant Jésus observe exactement la loi de Moïse et le culte qu'elle avait prescrit. Dès sa naissance et « avant que l'enfant sût dire : Mon père « et ma mère [1], » il avait été porté dans le temple, et tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur avait été accompli à son égard. Mais cela, c'était moins lui qui l'avait fait que sa mère et son père qui l'avaient fait pour lui; comme il en a été pour vous, chers enfants, quand vous avez été baptisés. Mais le voici parvenu à l'âge de discernement. Eh bien, aussitôt que le nombre de ses années lui

[1] Esaïe VIII, 4.

permet de prendre part aux fêtes de Jérusalem, il s'empresse d'en profiter ; car il est facile de voir que ce n'est pas la seule obéissance, mais aussi le désir de son propre cœur, qui le conduit à Jérusalem avec ses parents. Vous direz peut-être : Est-ce qu'un enfant si rempli de la grâce de Dieu, si bien instruit dans sa Parole, n'aurait pas pu se dispenser de faire ce que font les autres, et d'écouter ce qu'ils écoutent ? Non, mes enfants : Jésus n'a garde de raisonner de la sorte, ni à douze ans, ni même à trente. Vous vous rappelez qu'à trente ans, quand Jean-Baptiste refusait par respect de le baptiser, en lui disant : « J'ai besoin d'être baptisé par toi et tu viens « vers moi[1] ! » Jésus lui répondit : « Laisse faire, « car il nous faut ainsi accomplir toute justice. » Vous vous rappelez aussi avec quelle exactitude Jésus, même après avoir été déclaré Fils de Dieu[2], se rend dans les synagogues, à chaque sabbat, et dans le temple, à chaque fête. C'est ainsi qu'en toutes choses, Jésus se montre, depuis sa tendre enfance, « un vrai Israélite, » qui se soumet humblement à la loi de Moïse[3], quoiqu'il soit Fils et que Moïse ne soit que serviteur[4] ; mais pour Jésus, la parole de Moïse est la parole de Dieu, et

[1] Matth. III, 14. — [2] Matth. III, 17. — [3] Gal. IV, 6.
[4] Héb. III, 5, 6.

désobéir à Moïse eût été désobéir à Dieu. De là le saint empressement avec lequel il se rend, à douze ans, à la fête de Pâque; empressement augmenté, soyez-en sûrs, par la pensée d'y aller avec sa famille; avec sa mère, son père, ses frères et ses sœurs [1]. Parce qu'il les aime tous tendrement, il se plaît en tout temps dans leur société; mais il se plaît doublement à se voir entouré d'eux quand il va rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Dieu lui devient plus adorable, étant adoré avec sa mère et tous les siens, et sa mère et les siens lui deviennent plus chers, adorant Dieu avec lui. Simplicité charmante d'un enfant docile, aimant et pieux!

Eh bien, mes enfants, faites comme lui. Le culte chrétien n'a pas dans le Nouveau Testament, comme le culte juif dans l'Ancien, des lois exactes et détaillées pour en régler l'ordre, le temps, le lieu, et le reste. C'est grand dommage, diront bien des gens : on agirait avec plus de sûreté, de confiance, si Dieu avait continué de décider de toutes choses pour nous. Dites plutôt avec plus de paresse de conscience : ce que vous demandez n'irait pas avec l'esprit de l'Evangile. Sous l'ancienne alliance, Dieu traitait son peuple en peu-

[1] Matth. XIII, 55, 56.

ple enfant, qu'il faut conduire comme à la lisière; sous la nouvelle il traite son peuple en peuple fait, qu'il faut laisser marcher de lui-même, en lui indiquant le bon chemin. L'homme fait regrettera-t-il le temps où il marchait avec des lisières, sous prétexte que cela était plus commode? Non pas, s'il a un peu de cœur et d'intelligence. Le chrétien ne regrettera pas non plus de n'avoir pas, comme le Juif, un tableau tout dressé de ses devoirs religieux, s'il a compris le privilége et la gloire d'une âme directement « enseignée de « l'Eternel[1], » c'est-à-dire conduite intérieurement par le Saint-Esprit: autant vaudrait redevenir Juif et retourner aux ablutions, aux jeûnes et aux sacrifices. Mais, à défaut de ces règles écrites, nous avons les usages que l'Eglise chrétienne, et plus spécialement l'Eglise protestante, fondée sur la seule Parole de Dieu, a établis partout : soit les fêtes annuelles, avec la communion, soit surtout la fête de la semaine, le dimanche, avec son culte, ses réunions, ses écoles. Quand une fête solennelle revient, par exemple celle de Pâque qui approche, pénétrez-vous bien, mes chers enfants, de ce que vous allez faire, comme l'enfant Jésus montant à Jérusalem. On ne vous de-

[1] Es. LIV, 13.

mande pas, comme à lui, un long et fatigant voyage; « Dieu est Esprit, » et chacun peut l'adorer où il est. Mais appliquez-vous d'autant plus à entrer dans l'esprit de la fête. Pourquoi cette fête de Pâque, célébrée chez toutes les nations chrétiennes? et quel est l'événement qu'elle rappelle? Pourquoi cette table dressée dans l'Eglise, ces fidèles qui reçoivent du pain et du vin, ces jeunes gens qui mangent et boivent avec eux pour la première fois? et que faut-il que je fasse pour me joindre à eux à mon tour? Surtout, mes enfants, observez dans cet esprit le dimanche, cette fête des fêtes, à la fois la plus grande de toutes et la plus commune. Aimez-le, ce beau jour, qui invite toute la terre à se réjouir, l'artisan à se reposer, le pauvre et l'affligé à reprendre courage, les familles à se rassembler au nom du Seigneur. Ouvrez les yeux et les oreilles; et voyez quelle grâce Dieu vous a faite en préparant pour vous, ce jour-là, des écoles du dimanche où vous n'avez que la peine de vous transporter, et des prédications chrétiennes que vous n'avez qu'à aller entendre et mettre dans votre cœur. Mais la sentez-vous bien, mes amis, cette grâce du dimanche? Savez-vous bien quelle bénédiction de Dieu viendra sur vous, si dès votre enfance vous contractez pour toute la vie la sainte habitude de sanctifier

le dimanche, avec vos familles; de le sanctifier dans l'Eglise, et de le sanctifier encore dans la maison? Seulement chaque dimanche une impression salutaire reçue et suivie; une bonne lecture faite, ou une prière fervente offerte à Dieu, — que de bien vous pourrait-elle faire, et de combien de piéges vous garder! Oui, mes amis, quand le Diable prend à tâche de perdre un pauvre enfant, quand il veut en faire un méchant, un mauvais sujet, un voleur, un émeutier, il commence par attaquer son dimanche: « Eh! mon pauvre « ami, est-ce là ton repos? tu es bien bon de te « donner tant de mal. Ne pourrais-tu pas mieux « t'amuser qu'au sermon? et cette école du di- « manche par-dessus le marché! Ta première « communion, — et que de gens qui ne l'ont « jamais faite!... » Voilà ce que dit le Diable, et voici ce que dit Dieu : « N'abandonnez point « votre assemblée comme quelques-uns ont accou- « tumé de faire [1]. » Ecoutez Dieu, mes amis, et Dieu seul ; vous vous en trouverez bien, même pour cette vie : « Cherchez premièrement le « royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces « choses vous seront données par-dessus. » Vous ne sauriez croire tout ce qu'on peut gagner au

[1] Hébr. X, 25.

bon emploi du dimanche, même pour le bonheur de la vie, pour l'union des familles, pour le développement de l'intelligence, pour tout ce qui est bon. Il y a deux ans, j'assistais à Glasgow, en Ecosse, à une grande réunion religieuse. Le *seigneur-prévôt* de la ville, ou comme nous dirions, le maire, homme pieux, qui présidait l'assemblée, commença par avertir le public, qu'au lieu d'entendre des pasteurs on entendrait ce soir-là des ouvriers. En effet, plusieurs jeunes ouvriers de vingt à trente ans parlèrent, mais parlèrent tout aussi bien, si ce n'est mieux, que bien des pasteurs, et que bien des représentants du peuple aussi. Je n'avais jamais rien entendu de semblable; je m'informai comment ils avaient appris à parler si bien, et voici ce qu'on me répondit : « Ils doivent cela au dimanche. Ils se réunissent entre eux tous les dimanches, pour s'entretenir de la Bible, et de tout ce qui peut servir à l'avancement du règne de Dieu dans le monde. Par là, ils deviennent à la fois de bons chrétiens et de bons orateurs. »

Ce n'est pas seulement son corps que Jésus portait à la fête, mais aussi son esprit; ni ses mains seulement qu'il élevait à Dieu son Père, mais aussi son cœur : vous l'auriez bien compris, mes en-

ınts, quand même saint Luc n'en dirait rien. Mais ous ne vous seriez pas attendu à le voir demeuer seul en arrière, si bien qu'après trois jours coulés, ses parents le trouvent assis dans le temıle, au milieu des docteurs, « qui s'étonnaient de ı sa sagesse et de ses réponses; » vraisemblablenent les deux jours précédents avaient déjà été ɜmployés d'une manière semblable : quelle arleur pour s'instruire dans les choses de Dieu! c'en ɜerait même trop pour un enfant ordinaire. Cerainement, si Jésus n'avait pas eu une mission ɔarticulière, comme Fils de Dieu, il n'aurait pas ɜausé trois jours d'inquiétude à ses parents, surout à sa tendre mère, en demeurant à Jérusalem ɜans les en avertir. Mais je laisse à l'écart ce qui ient à sa nature et à sa mission exceptionnelles, ɔour ne m'occuper que de ce qui peut et doit être mité par tous les enfants. Encore une fois, mes ɜnfants, quelle ardeur pour s'instruire dans les ɜhoses de Dieu! Il y a tant d'enfants qui fuient 'école, et à qui la seule vue d'un maître fait peur; ui, au contraire, se fait une école tout exprès, et ɾetient les maîtres pour les interroger en particuier, après les avoir entendus en public.

Car, remarquez-le bien, c'est pour s'instruire lui-même que Jésus demeure dans le temple, non pour instruire les autres. Jésus, à douze ans,

n'instruit pas; il écoute, il fait des questions, et il répond avec modestie à celles qu'on lui adresse, selon la coutume des docteurs juifs avec leurs disciples. Vous auriez peut-être pensé que Jésus se serait mis à prêcher, à pérorer, à censurer, avec l'autorité de sa nature divine et de son intelligence supérieure. Il aurait bien pu le faire assurément; car qui est plus en droit que lui de dire : « J'ai surpassé en prudence tous ceux qui « m'avaient enseigné, parce que tes témoignages « sont mon entretien. Je suis devenu plus intel« ligent que les anciens, parce que j'ai observé « tes commandements [1] ? » Mais il ne le veut pas, il aime mieux dire avec le jeune Elihu : « Les jours parleront, et le grand nombre des « années fera connaître la sagesse [2]. » Son temps viendra pour « enseigner avec autorité, et non « comme les scribes [3]; » mais aujourd'hui, il n'enseigne pas, il s'instruit; il n'est pas docteur, il est enfant. Un enfant docteur! triste spectacle, mes amis, et que Jésus n'a jamais songé à donner. Il est bien trop humble, trop modeste, trop de son âge pour cela. On pense quelquefois faire un grand éloge d'un enfant en disant qu'il est fort au-dessus de son âge. Au-dessus de son âge? Tant

[1] Ps. CXIX, 99, 100. — [2] Job XXXII, 7. — [3] Matth. VII, 39.

mieux, si cela signifie qu'il est plus pieux, plus réfléchi, plus docile, plus appliqué que ne le sont à son âge la plupart des enfants. Mais si l'on entend par là qu'il a des manières, un ton, une assurance, une autorité, qui ne sont pas naturels à son âge, tant pis vraiment; j'aimerais bien mieux qu'il fût de son âge, comme Jésus a été du sien. Il faut qu'un enfant soit de son âge; car, son âge, c'est le temps de Dieu pour lui. Ne me parlez pas de ces enfants qui sont de petits hommes: cela ne vaut rien ni pour le corps, ni pour l'esprit, ni pour l'âme surtout.

Mais vous direz peut-être: Ces docteurs avaient-ils quelque chose à apprendre à Jésus, eux qui avaient si mal compris la loi de Dieu qu'ils devaient, vingt ans plus tard, se joindre aux Pharisiens pour demander la mort de celui dont aujourd'hui ils admirent la « sagesse et les réponses? » Cela est vrai, mes enfants, et pourtant Jésus les écoute, et s'instruit en les écoutant. C'est que, comme il l'a dit plus tard, « les docteurs disent « et ne font pas[1]. » La plupart d'entre eux n'étaient pas à imiter, quoiqu'il pût y en avoir aussi de bons[2]; mais ils avaient pourtant beaucoup de choses bonnes à dire, ayant les livres de Moïse

[1] Matth. XXIII, 4. — [2] Marc XII, 34; Actes V, 38, 39.

entre les mains, et les méditant de génération en génération. Vous voyez bien par exemple que lorsque Hérode demande aux docteurs où le Christ doit naître, ils ne sont pas embarrassés pour lui répondre : « A Bethléhem; car il est écrit par un « prophète : Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu « n'es nullement la plus petite entre les gouver- « neurs de Juda; car de toi sortira le conducteur « qui paîtra mon peuple d'Israël [1] ; » saint Jean-Baptiste ou le vieux Siméon n'auraient pas mieux répondu. Ils pouvaient dire à Jésus bien des choses vraies, instructives, utiles sur les Ecritures, sur les prophéties, sur les prophètes qui avaient « écrit de lui [2]. » Il les écoute donc, comme établis dans la chaire de Moïse par la providence de Dieu et par le respect des hommes. Il les écoute, mais en regardant à Dieu. La parole de l'homme n'est pour lui qu'un moyen d'apprendre à connaître la Parole de Dieu. Et puis, si par malheur ils se trompaient en quelque chose, puisque enfin « les grands ne sont pas toujours sages, et les an- « ciens n'entendent pas toujours le droit [3], » l'enfant Jésus a sa Bible, qu'il met au-dessus de tout et à laquelle il subordonne tout, car il n'a garde d'oublier ce qu'il a lu dans cette

[1] Matth. II, 5, 6. — [2] Jean V, 46. — [3] Job XXXIII, 9.

Bible : « Comment le jeune homme rendra-t-il « pure sa voie? ce sera en y prenant garde selon « ta Parole[1]. » Et vous pensez bien que le même sentiment qui lui fait rechercher si avidement les instructions des docteurs, lui fait rechercher plus avidement encore les instructions de la Parole de Dieu. C'est à cette source pure qu'il va sans cesse puiser. Il me semble que je le vois assis à côté de sa mère, lisant et relisant les écrits des prophètes, s'arrêtant peut-être sur les prédictions qui annoncent ses propres souffrances et sa propre gloire, se demandant peut-être ce que lui présage, ou ce psaume XXIIe, ou ce LIIIe chapitre d'Esaïe, qui se révèlent à lui par degrés!... C'est par là qu'il s'exerce à cette sagesse que les docteurs admirent, sans en comprendre la cause; c'est par là aussi qu'il se prépare pour repousser les tentations du Diable dans le désert, sans autre arme que quelques citations de la Parole de Dieu, mais des citations si bien choisies et ajustées si à propos, qu'elles démontent en trois coups toute la batterie de l'ennemi. Voilà un exemple pour vous, mes amis : comme Jésus, à votre âge, sentez le prix de la vérité de Dieu et de sa Parole. Saisissez les occasions de l'entendre, interrogez en particulier

[1] Ps. CXIX, 9.

ceux qui peuvent vous en donner des éclaircissements; vos parents, vos maîtres, les pasteurs de l'Eglise. Mais surtout, surtout, lisez les Ecritures, sondez les Ecritures. C'est là que vous trouverez la lumière qui vous rendra capables de bien répondre à toutes les questions quand vous serez interrogés, et de tenir ferme contre toutes les tentations, quand vous serez tentés. « Mon fils, si tu reçois « mes paroles, et que tu mettes en réserve par-« devers toi mes commandements, tellement que « tu rendes ton oreille attentive à la sagesse, et que « tu inclines ton cœur à l'intelligence; si tu ap-« pelles à toi la prudence, et que tu adresses ta « voix à l'intelligence; si tu la cherches comme de « l'argent et si tu la recherches soigneusement « comme des trésors, alors tu connaîtras la crainte « de l'Eternel, et tu trouveras la connaissance de « Dieu, car l'Eternel donne la sagesse; de sa bou-« che procède la connaissance et l'intelligence... « Alors tu entendras la justice et le jugement, et « l'équité, et tout bon chemin [1]. » Que cela est bon, que cela est beau, mes chers enfants! Vous savez qu'aujourd'hui tout le monde veut savoir lire, mais que lit-on? Ce cocher sur son siége, que lit-il? son journal. Cette blanchisseuse sur sa char-

[1] Prov. II, 1-6, 9.

rette? son journal. Ce commissionnaire au coin de la rue? son journal. Cette marchande à son comptoir? son journal. On ne voit que cela dans toutes les mains, et même dans celles de bien des enfants. Je ne trouve pas mauvais qu'on lise son journal, s'il est bon, — chose fort rare, presque introuvable, — et qu'on se tienne au courant des affaires publiques. Mais, mes enfants, on n'en parle que trop des affaires publiques; on en parle à tort et à travers, surtout les enfants, qui feraient mieux la plupart du temps de ne pas s'en mêler : tout le monde y gagnerait! « La seule chose nécessaire » que Jésus-Christ nous exhorte à choisir comme Marie [1], ce ne sont pas les affaires publiques, mais celles de notre Père qui est aux cieux ; et la lecture à laquelle saint Paul veut que Timothée s'applique, ce n'est pas le journal, mais les Ecritures divines [2]. Vous rappelez-vous la belle promesse de David à ceux qui les lisent assidûment : « Bienheureux l'homme « qui ne vit point selon le conseil des méchants, « et qui ne s'arrête point dans la voie des pé« cheurs, et qui ne s'assied point au banc des « moqueurs, mais qui prend plaisir en la loi de « l'Eternel, et qui médite jour et nuit dans sa loi;

[1] Luc X, 42. — [2] 1 Tim. IV, 13.

« car il sera comme un arbre planté près des ruis-
« seaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison,
« et duquel le feuillage ne se flétrit point; et ainsi
« tout ce qu'il fera prospérera[1]. » Image charmante, mes chers enfants. Voulez-vous être comme « cet « arbre planté près de l'eau, » dont la sève est vigoureuse, la feuille verte, le fruit mûr dans sa saison? Méditez, méditez, méditez, jour et nuit, les saintes Ecritures! Voulez-vous « prospérer « dans tout ce que vous entreprendrez, » réussir dans vos études, dans votre profession, dans votre commerce, être heureux en mariage, en famille, en affaires, en toutes choses? Méditez, méditez les saintes Ecritures. Je dis : *Méditez*. Il ne s'agit pas de lire à la hâte pour pouvoir fermer son livre et dire : J'ai lu mon chapitre. Il faut s'arrêter sur ce qu'on lit, en élevant son cœur à Dieu. Vous ouvrez votre Nouveau Testament dans cet esprit, et vous trouvez, dans Rom. XII, 10, ce qui suit: « Etant portés par la charité fraternelle à vous ai« mer mutuellement; » vous vous dites : Il faut que je sois doux et aimable avec mes frères et sœurs, mes maîtres et mes parents. « Vous pré« venant l'un l'autre par honneur : » Combien de fois j'ai été jaloux de mes camarades! O mon Dieu,

1 Ps. I, 1-3.

rends-moi humble, respectueux, disposé à prendre la dernière place ! Vous continuez : « N'étant point « paresseux à vous employer pour autrui ; étant « fervents d'esprit ; servant le Seigneur : » Suis-je actif, industrieux, matinal, religieux, fervent, fidèle ? Un verset lu dans cet esprit, qui est l'esprit de Jésus enfant, est un trésor. Je sais bien que ce n'est pas facile de lire de cette manière, ni pour les petits, ni même pour les grands. Il faut pour cela n'être pas négligent, n'être pas paresseux, n'être pas étourdi, n'être pas... ce que sont beaucoup de vous, mes enfants. Eh bien, commencez à mieux faire aujourd'hui, puisque Dieu vous y encourage par une si grande récompense. Courage, mes enfants, courage !.... Si vous vous leviez chaque jour une demi-heure, est-ce trop ? eh bien, un quart d'heure plus tôt, pour lire la Bible, en demandant à Dieu son Esprit pour la bien comprendre ? Ne vous tourmentez pas de ce que bien des choses vous y paraîtront encore obscures ; notez les mots, le verset, et vous en demanderez l'explication à vos parents, à vos maîtres, à un pasteur ; mais demandez-la surtout à Dieu : « Les explications ne « viennent-elles pas de Dieu[1] ? » Lisez seulement avec le cœur de Jésus-Christ, et le Dieu de Jésus-

[1] Gen. XL, 8.

Christ vous conduira; et peut-être, à douze ans, comme lui, vous serez déjà remplis de la lumière de Dieu et de sa sagesse.

En étudiant ainsi les Ecritures, mes chers enfants, l'enfant Jésus sait bien ce qu'il veut : il veut se préparer à faire sur la terre l'œuvre que son Père lui a donnée à faire : « chercher et sau- « ver ce qui était perdu[1]. » Cette œuvre dont il dit en finissant : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais « donnée à faire[2] ; » et dont il avait dit, dans les premiers temps de son ministère : « Ma nourriture « est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, « et d'accomplir son œuvre[3], » il s'en occupe et s'y prépare déjà à douze ans, comme nous le voyons par sa réponse à sa mère : « Ne saviez-vous « qu'il me faut être occupé aux affaires de mon « Père? » Jésus est un enfant sérieux, réfléchi : il comprend que la vie lui a été donnée non pour son amusement ou son avantage, mais pour glorifier Dieu et pour faire du bien aux hommes ; et comme il n'a pas trop, pour un si grand dessein, de tout son temps et de toutes ses forces, il s'y prépare longtemps à l'avance; c'est en servant

[1] Luc XIX, 10. — [2] Jean XVII, 4. — [3] Jean IV, 34.

Dieu à douze ans qu'il s'exerce à le servir à trente. Il le sert même avec un dévouement, avec un oubli de lui-même, qui lui fait tout subordonner à sa tâche, jusqu'à ses affections les plus tendres et les plus légitimes. C'est ainsi que dès l'âge de douze ans, Jésus, vivant tout entier pour son œuvre, commence par enseigner en exemple ce qu'il devait enseigner plus tard en parole : « Celui « qui aime son père ou sa mère plus que moi, « n'est pas digne de moi[1]. » Et vous, mes enfants, pourquoi pensez-vous que Dieu vous ait mis dans le monde? Tout jeunes que vous êtes, vous n'êtes pas sans penser quelquefois à l'avenir et à la manière dont vous emploierez votre vie, si Dieu la prolonge. Eh bien, que vous dites-vous alors? Voyons, mes amis, cherchez bien. Vous dites-vous : Comment ferai-je pour acquérir beaucoup de connaissances? ou bien : Comment ferai-je pour me distinguer dans ma profession? ou bien : Comment ferai-je pour devenir riche? (c'est la question ordinaire, n'est-il pas vrai?) ou bien encore — oh! non, personne de vous ne s'est dit : Comment ferai-je pour bien manger, boire et m'amuser? Et pourtant..... Ces questions, mes chers enfants, ne sont pas toutes mauvaises, il y

[1] Matth. X, 37.

en a même qui sont bonnes; mais ce n'est pas là ce que Jésus se serait demandé à votre place. Ce qui le préoccupe, ce n'est ni de jouir de la vie, ni de se faire un nom; c'est de faire l'œuvre que Dieu lui a donnée à faire. Et vous, mes enfants, ne voulez-vous pas mettre aussi cette question dans votre cœur?

Dieu ne fait rien en vain. Il savait en vous mettant dans ce monde pourquoi il vous y mettait: il a une œuvre à faire pour vous, pour vous proprement. Cette œuvre n'est pas la même que celle de Jésus, cela va sans dire. Eh! quel homme, quel ange, quelle créature oserait prétendre à se mêler le moins du monde dans le travail de notre rédemption : « C'est moi, c'est moi, qui suis l'E- « ternel, et il n'y a point de Sauveur que moi [1]. » Cette œuvre n'est pas la même non plus, elle n'est pas aussi grande que celle de saint Paul : parcourir la terre entière, la semer d'Eglises nouvelles, convertir à Jésus des milliers d'âmes, cela n'est donné qu'à un homme entre des cent milliers, entre des millions! A Jésus, l'œuvre de Jésus; à Paul, l'œuvre de Paul; mais à vous, votre œuvre, que Dieu a préparée tout exprès pour vous, et vous pour elle. Peut-être vous appelle-t-il à quel-

[1] Esaïe XLIII, 11.

que grande chose : porter l'Evangile aux païens, comme le missionnaire Casalis ; fonder une institution charitable, comme Francke ; renouveler une paroisse, civiliser une contrée, comme Oberlin... Cela vous étonne : mais quand Saul de Tarse, quand Jésus lui-même étaient à votre âge, qui se doutait de ce qu'ils feraient un jour dans le monde : « Que sera-ce de cet enfant[1] ? » Cependant, pour la plupart de ses enfants, et probablement pour la plupart de vous, mes amis, Dieu a en vue une tâche plus humble et plus obscure. Mais, humble ou glorieuse, obscure ou éclatante, peu importe devant Dieu : « L'Eternel ne regarde pas « ce à quoi regardent les hommes ; car les hommes « regardent à l'apparence, mais l'Eternel regarde « au cœur[2]. » Ce qui fait un homme grand à ses yeux, ce n'est pas une grande tâche, c'est une grande fidélité. Soyez seulement fidèles, et vous aurez la joie d'être « ouvriers avec Dieu, » qui vous révélera, jour après jour, le chemin où vous devez marcher. Que si vous ne l'êtes pas, Dieu qui n'a jamais besoin de nous, trouvera bien le moyen de faire sans vous ce qu'il voulait faire par vous ; mais vous perdrez votre travail et sa récompense.

[1] Luc I, 66. — [2] 1 Sam. XVI, 7.

Eh bien, mes amis, qu'en dites-vous? Pendant que les autres ne pensent qu'à leurs propres affaires, y a-t-il quelqu'un de vous qui se dise en lui-même : Moi, je veux, comme Jésus, « être « occupé aux affaires de mon Père? » Mon œuvre, que tu as préparée pour moi, mon Dieu, donne-moi l'intelligence pour la discerner, et la fidélité pour l'accomplir! Je suis jeune, j'ai toute une carrière devant moi, je la veux réserver pour glorifier ton nom, et pour faire du bien aux hommes : conduis-moi seulement, je te suis! — Y a-t-il quelqu'un de vous, mes garçons, y a-t-il quelqu'une de vous, mes filles, qui parle ainsi à Dieu en lui-même? Je suis persuadé qu'il y en a plusieurs, beaucoup même. Cela est si bien en rapport, non-seulement avec l'Evangile écrit dans le livre, mais encore avec cet autre Evangile que Dieu a écrit dans le cœur de chacun de nous! Quoi de plus consolant que de se dire : Je passerai sur la terre, non comme un frelon malfaisant, ni comme le papillon inutile, mais comme l'abeille qui donne son miel précieux; et quand je viendrai à mourir, je laisserai après moi sur la terre le bien que j'y aurai fait. Oui, mes enfants, sauver nos âmes par Jésus-Christ, et puis faire du bien comme Jésus-Christ, — il ne vaut pas la peine de vivre pour autre chose. En attendant que vous soyez hommes

et que Dieu vous montre ce que vous avez à faire comme hommes, commencez, mes enfants, par faire le bien que vous pouvez faire comme enfants. Vous en pouvez faire beaucoup, tout tranquillement; croyez-vous que Jésus n'en faisait pas tout autour de lui, à ses frères et sœurs, à ses parents aussi, à tout le monde? Rien qu'à le voir, on apprenait à se confier en Dieu, à renoncer à soi-même, à céder la première place, à souffrir sans se plaindre, à croire, à aimer, à prier. Faites de même, mes jeunes amis, et qu'on soit toujours sûr de vous trouver comme lui, occupés à quelque chose de bon. Heureux l'enfant dont on peut dire : Pourquoi le cherchez-vous? ne savez-vous pas où le trouver, et quoi faisant? lisant sa Bible, travaillant dans son école, obéissant à son père et à sa mère, donnant de bons conseils et de bons exemples à ses petits frères et sœurs, s'oubliant pour rendre service à tout le monde, et, en faisant sa petite œuvre d'aujourd'hui, s'exerçant à faire sa grande œuvre de demain, quelle qu'elle soit! Oh! oui, heureux cet enfant! heureuse la famille, heureuse l'école, qui en compte beaucoup de tels!

J'ai parlé aux enfants de douze ans, ou à peu

près, parce que c'est l'âge de l'enfant Jésus, et que c'est aussi celui de la plupart de vous. Mais j'en vois aussi devant moi de plus petits, de huit ans, de sept ans, de six ans, et au-dessous. Est-ce qu'ils sont trop jeunes pour que Jésus ait quelque chose à leur apprendre? Oh! que non! Jésus est pour tout le monde, et les plus petits sont de ceux qu'il oublie le moins [1]. Je ne sais pas qui est le plus jeune de vous tous; mais si je le savais, je lui lirais ce verset qui est écrit pour lui tout exprès : « Et le petit enfant croissait et se fortifiait « en esprit, étant rempli de sagesse, et la grâce de « Dieu était sur lui. » Jésus était encore un tout petit enfant, que déjà on remarquait en lui quelque chose de tout particulier. Et quoi? son esprit, ses reparties, son intelligence? Cela n'est pas dit. Un genre de vie à part, séparé des soins, des jeux, des joies et des peines des autres enfants? Cela n'est pas dit non plus. Voici tout ce qui est dit : « Il était rempli de sagesse, et la grâce de « Dieu était sur lui. » Il était sage de cette sagesse qui fait qu'un enfant craint Dieu, obéit à ses parents, respecte ses maîtres, fait le bien et fuit le mal : en un mot, il aimait Dieu. La grâce de Dieu était sur lui, Dieu l'approuvait, le gardait, le bé-

[1] Matth. XIX, 13, 14.

nissait; en un mot, Dieu l'aimait. Aimant Dieu, aimé de Dieu, voilà quel était Jésus, et voilà quels vous devez être, mes amis; personne de vous n'est trop jeune pour cela. Si les grands enfants aiment les voyages, les petits aiment les histoires : eh bien, je vais vous en conter une; je n'y étais pas, mais je la crois bien vraie.

Un pasteur fut appelé un jour à voir un petit garçon dangereusement malade, et qu'on n'espérait pas pouvoir conserver. Il était assis sur son lit, appuyé sur un oreiller, et il lisait dans un livre d'hymnes qu'il tenait à la main; ses joues pâles et maigres annonçaient qu'il était depuis longtemps malade, et cependant il paraissait heureux. Après un moment d'entretien, le pasteur lui dit : « Croyez-vous que vous guérirez? — Non, Monsieur ; le docteur dit que je peux vivre encore quelques semaines, mais qu'il ne serait pas surpris si je venais à mourir tout à coup. — Etes-vous disposé à mourir? — Oh ! oui, Monsieur; quelquefois je me sens triste à l'idée de quitter mon père et ma mère, mais je pense alors que dans le ciel je serai délivré du péché et avec le Sauveur; et j'espère que papa et maman viendront bientôt au ciel. Je crains quelquefois d'être seulement trop impatient de partir. — Qu'est-ce qui vous fait penser que vous êtes préparé à mourir? »

Il hésita un moment, puis il dit : « C'est que Jésus-Christ a dit : Je ne rejetterai point celui qui viendra à moi. Je crois que j'aime le Sauveur, et je désire aller auprès de lui, et devenir saint. »

Tandis que le pasteur causait avec lui, ils entendirent des petits garçons rire et jouer sous la croisée, et l'enfant malade s'écria : « Oh ! que je suis plus heureux maintenant que je ne l'étais lorsque je me portais bien et que j'allais jouer dehors, sans penser ni à Dieu, ni au ciel ! Il n'y a pas un petit garçon dans la rue plus heureux que moi. »

Non-seulement un jeune enfant peut sauver son âme ; il peut sauver aussi celle des autres. Encore une histoire pour vous le faire voir. Un petit garçon de six ans venait de mourir ; son père et sa mère pleuraient auprès de son corps. Un ouvrier maçon se présente et demande à le voir. On commence par repousser sa visite comme importune, mais il insiste si fort qu'on se décide à le laisser entrer : il entre, voit l'enfant et fond en larmes. Voyant la surprise de ses parents : « Vous ne savez pas pourquoi je pleure, dit-il ; c'est que Dieu s'est servi de ce petit enfant pour toucher mon cœur. Un jour, je descendais d'un toit par une échelle fort haute ; cet enfant se trouvait au bas de l'échelle. « N'as-tu pas eu peur là-haut ? « me dit-il ; » et puis se reprenant : « Ah ! je com-

prends pourquoi tu n'as pas eu peur; c'est que tu as fais ta prière ce matin. » Je ne l'avais pas faite, mais je l'ai faite tous les jours depuis. » — Est-ce qu'on ne pouvait pas dire, de ces deux petits garçons, ce que dit saint Luc de Jésus-Christ : « Ils « étaient remplis de sagesse, et la grâce de Dieu « était sur eux? »

Mais s'il y en a de plus petits que douze ans dans les écoles, il y en a aussi de plus grands. Ceux-là, et les jeunes gens plus âgés encore présents dans cette assemblée, qui ne peuvent plus être toujours sous les yeux de leur mère, ni conduits comme des enfants par un maître, quelle leçon Jésus jeune homme leur donnera-t-il? Ecoutez, mes jeunes amis. Sur la vie de Jésus, depuis sa visite au temple, jusqu'à son baptême, c'est-à-dire depuis douze ans jusqu'à trente, nous avons deux versets seulement; mais il y a beaucoup à apprendre dans ces deux versets, et surtout dans un mot qui en fait partie. Voyez s'il vous frappera comme moi : «Et il descendit avec eux, et vint à Naza-« reth; et il leur était soumis; et sa mère conservait « toutes ces paroles-là dans son cœur. Et Jésus s'avan-« çait en sagesse, et en stature, et en grâce envers « Dieu et envers les hommes. » Jésus ne restait pas stationnaire; cette sagesse et cette grâce, que nous venons de lui reconnaître dès sa plus tendre en-

fance, elles allaient toujours en croissant ; ainsi le jeune Jésus réalisait complétement, dans sa personne, cette belle parole du livre des Proverbes : « Le sentier du juste est comme la lumière resplen« dissante, qui augmente son éclat jusqu'à ce que « le jour soit dans sa perfection[1]. » Grande leçon pour vous, mes amis ; il faut toujours avancer dans le bien, et ne s'arrêter jamais : aussi bien, si l'on n'avance pas, on recule... Ce n'est pourtant pas là le mot que je veux surtout vous recommander; mais le voici : « Il leur était soumis. » — Jésus n'est plus un enfant : il allait sur ses dix-huit, vingt ou vingt-cinq ans ; et pourtant « il leur était soumis. » Jésus s'était montré dans le temple, au milieu des docteurs, revêtu d'une mission de Dieu, qu'il ne pouvait sacrifier, même à ses parents ; et pourtant « il leur était soumis. » Il avait plus de sagesse et plus de grâce qu'aucun homme ; il était le Fils de Dieu, le Sauveur, et ses parents n'étaient que des hommes pécheurs, qui avaient besoin de lui, comme tous les autres, pour être sauvés ; et pourtant « il « leur était soumis. » Après cela, mes amis, devez-vous, ou ne devez-vous pas, voulez-vous ou ne voulez-vous pas, être soumis à vos parents et à vos supérieurs? Je vous le demande et je vous

[1] Prov. IV, 18.

en laisse juges... « Honore ton père et ta mère ! »

Si au lieu de vivre où et quand il a vécu, Jésus avait vécu en France et de nos jours, croyez-vous qu'il aurait été moins obéissant à ses parents? Vous n'oseriez le penser. Il aurait pourtant reçu des exemples, entendu des maximes bien contraires. Où voit-on aujourd'hui chez nous cette soumission de la jeunesse? Visitez nos rues, nos places publiques. Cette bande de jeunes gens des écoles se séparant et se reformant tour à tour pour aller porter à l'assemblée nationale ses plaintes sous le nom de pétition, et contraignant enfin l'autorité à la disperser par la force, était-elle animée de l'esprit de Jésus? soumise à ses maîtres? soumise à la discipline des études? soumise à la volonté de leurs pères et de leurs mères, et appliquée à leur plaire? Entrez dans les maisons, assistez à une discussion politique, littéraire, philosophique, ou bien religieuse. Quelle est cette voix qui domine toutes les autres? à qui cette opinion si tranchée, et cette parole si tranchante? Cet orateur qui tient le haut bout de la conversation, qui ne doute de rien, qui interrompt brusquement son interlocuteur, qui est-il? C'est un jeune homme (je ne veux pas même supposer que ce puisse être une jeune fille); c'est un petit homme de vingt ans; celui qu'il interrompt, c'est son père; ceux à qui

il fait la leçon, ce sont les contemporains de son père, peut-être des hommes mûrs, instruits, éclairés ; et qui sait s'il n'y a pas dans le nombre quelque vieux serviteur de Dieu, qui a appris à dire comme le bon John Newton : « Quand j'étais jeune, j'étais sûr de beaucoup de choses ; aujourd'hui, je ne le suis plus que de deux : c'est que je suis un misérable pécheur, et que Jésus-Christ m'a racheté par son sang. » — Sortez des villes, et visitez nos campagnes. Même esprit d'insubordination, revêtant des formes plus grossières, et passant des paroles aux actes. Le malin Diogène s'en allait, la nuit, sa lanterne à la main, à la recherche d'un homme. Prenez votre lanterne, mes amis, et allez par les villes et par les campagnes, par les salons et par les boutiques, dans les palais et dans les chaumières, — allez chercher la piété filiale et l'autorité paternelle ; et quand vous aurez trouvé un fils de dix-huit, de vingt, de vingt-cinq ans, soumis à ses parents, faites sonner les cloches de la chrétienté pour annoncer la découverte de cette merveille au monde !

Et savez-vous ce qui résulte de cet état de choses? La famille est le berceau de la société. Tel qu'un homme a été, jeune encore, pour ses parents, tel il sera pour ses maîtres, pour ses pasteurs, pour les magistrats, pour tout ordre hu-

main. Soumis à ses parents dans la jeunesse, il se serait exercé à l'être à toutes les autorités diverses que Dieu a établies, et qui sont les colonnes de la société et de l'Eglise. Désobéissant et irrespectueux avec ses parents, il apprend à l'être avec tous ses supérieurs. Dans l'école, il résiste à son maître et néglige les précieux moyens d'instruction que Dieu a mis à sa portée. Dans l'Eglise, il trouve plus facile de critiquer le pasteur que de profiter de ses exhortations, et sa première communion faite, souvent hélas! trop légèrement, il s'éloigne d'eux par degrés et vit sans direction spirituelle aucune. Dans l'Etat, il traite l'autorité quelle qu'elle soit et quoi qu'elle fasse, comme une ennemie dont il accueille tous les actes avec soupçon; pas une mesure qu'il ne blâme impitoyablement, systématiquement; pas une puissance si petite ou si grande, depuis le maire jusqu'au roi ou jusqu'au président de la république[1], dont il ne parle sans réflexion, sans respect, sans charité. Parler, mais est-ce donc un si grand mal? Oui, mes amis, car il est écrit : « Tu ne parleras pas en mal du prince de ton peu« ple[2]; » et ce mal est le commencement de tous les autres. Nous devrions tous le savoir, le sou-

[1] Voir l'Avertissement au commencement du volume.
[2] Ex. XXII, 28; Actes XXIII, 3.

venir n'en est pas si vieux ; on commence par mal parler du pouvoir établi ; à l'amour succède le refroidissement ; au refroidissement, la désaffection ; à la désaffection, la haine ; et la haine saisit la première occasion qui s'offre pour ramasser des pavés et faire des barricades.....

Voilà pour vous, mes amis, je mets sur votre conscience ce mot de saint Luc, du Saint-Esprit : « Il leur était soumis. » Jésus était soumis. Je voudrais pouvoir aller dire cela à toutes les classes de la société, aux petits et aux grands, aux enfants et aux parents, aux élèves et aux maîtres, aux femmes et aux maris, aux gouvernés et aux gouvernants, aux maires et aux préfets, aux ministres et à l'assemblée nationale et au président de la république ; car chacun doit être soumis à quelque chose, et tous doivent l'être à Dieu[1]. Croyez-vous, disais-je tantôt, que Jésus, s'il vivait aujourd'hui et en France, au lieu d'avoir vécu à Nazareth et il y a dix-huit cents ans, serait moins soumis à ses parents ? Il le serait si possible davantage, pour opposer à un si grand mal un exemple d'autant plus salutaire, et une protestation d'autant plus énergique. Cet exemple, cette protestation, je l'attends de vous, mes jeunes amis, non pas en

[1] Eccl. V, 8.

paroles, mais en action. Soumis à vos parents, soumis à vos pasteurs, soumis à vos maîtres, soumis aux magistrats, soumis aux lois, « soumis à « tout ordre humain, » montrez Jésus dans vos mœurs, et qu'il revive en vous, au sein de cette génération perverse qui l'invoque des lèvres, tout en le reniant par ses actes, et qui semble quelquefois n'emprunter son nom sacré que pour mieux couvrir l'abandon des choses.

Tous ensemble, enfants, jeunes gens, mes chers amis, mettez dans votre cœur tout ce que je viens de vous dire. Ayez toujours devant les yeux l'exemple de Jésus enfant, et prenez à tâche de lui ressembler. Vous ne le pouvez pas de vous-mêmes, mais c'est lui qui vous en donnera la force, si vous croyez en lui. Allez à lui, comme de pauvres pécheurs, pour obtenir grâce par son sang répandu pour vous ; allez à lui, comme des créatures faibles, mauvaises, « qui ne sont pas, d'elles-mêmes, « capables d'une bonne pensée. » Oui, mes amis, le secret de vivre comme Jésus, c'est de vivre avec Jésus, par la foi en Jésus.

Pères et mères ! si j'ai réservé pour vos enfants tout le temps dont je pouvais disposer dans cette occasion unique, vous n'en serez point jaloux.

Mais sachez bien que pour conserver et fortifier les impressions salutaires qu'ils peuvent avoir recueillies aujourd'hui ; pour sauver la précieuse semence tombée dans leurs jeunes cœurs des oiseaux de l'air, du soleil brûlant et des épines, c'est sur vous, après Dieu, que je compte. Ils doivent sanctifier le dimanche et prendre part aux saintes assemblées : mais comment sanctifieront-ils le dimanche, si vos maisons ne le sanctifient pas ? et comment assisteront-ils aux saintes assemblées, si vous n'y assistez avec eux ? Ils doivent lire, méditer, sonder les Ecritures : mais comment liront-ils, méditeront-ils, sonderont-ils, si vous ne lisez, méditez, sondez aussi bien qu'eux ? Ils doivent s'appliquer à l'œuvre que Dieu leur a préparée pour l'avenir, et s'y exercer en accomplissant aujourd'hui l'œuvre présente : mais comment s'exerceront-ils, comment accompliront-ils, si vous ne leur donnez l'exemple de faire leur œuvre, en faisant la vôtre devant eux ? Ils doivent vous être soumis : mais comment seront-ils soumis si vous ne maintenez, si vous ne faites respecter l'autorité paternelle ? Grande, grande, grande est votre responsabilité ; la plus grande qui soit au monde, parce que l'autorité que Dieu a remise entre vos mains est la plus forte et la plus douce tout ensemble qui existe sur la terre. En vous disant cela,

mes frères et mes sœurs, je ne sépare point ma condition de la vôtre; en vous exhortant, je m'exhorte moi-même. Combien nous serions coupables si nous nous mettions entre nos enfants et Jésus-Christ! Combien coupables aujourd'hui, et combien misérables demain, au jour du jugement, quand Dieu aurait à partager la responsabilité de leur perdition entre eux, le Diable et nous! Mais « quoi« que je parle de la sorte, j'attends de vous des « choses meilleures [1]. » Nous voudrons croire en Jésus, nous-mêmes, n'est-il pas vrai? ne fût-ce que pour amener à la foi nos enfants; nous voudrons être rendus semblables à Jésus, ne fût-ce que pour que nos enfants lui ressemblent; nous voudrons vivre avec Jésus, ne fût-ce que pour que nos enfants vivent avec lui. Nos enfants seront nos maîtres à leur tour, et peut-être l'amour paternel déterminera dans plus d'un cœur le commencement d'une œuvre de grâce, que la seule frayeur des jugements de Dieu ou la seule reconnaissance de ses bienfaits n'a pu commencer! Oh! alors quelle sera la joie du dernier jour, quand on ne saura, entre nos enfants et nous, qui aura plus droit de s'appliquer la belle maxime du Sauveur : « Il y a « plus de bonheur à donner qu'à recevoir [2]; » et

[1] Hébr. VI, 9. — [2] Actes XX, 35.

quand les uns et les autres nous nous humilierons d'un même cœur aux pieds d'un Sauveur crucifié, afin que celui qui a commencé par tout donner, finisse du moins par recevoir ce dont il a le plus faim et soif, les âmes qu'il a rachetées et les cœurs qu'il a renouvelés !

TEL ENFANT, TEL HOMME

SERMON

PRONONCÉ A L'ORATOIRE LE 28 MARS 1852

POUR LE SERVICE DES ÉCOLES

TEL ENFANT, TEL HOMME

Mes chers enfants, c'est à vous, et même aux plus jeunes d'entre vous, que je m'adresse aujourd'hui ; et je vais parler comme si je n'avais pour m'entendre que des petits garçons et des petites filles. Les papas et les mamans ne s'en plaindront pas ; et quant aux autres, à qui je parle tous les autres dimanches de l'année (et plus longtemps parfois qu'ils ne voudraient), ils pourront profiter de ce discours, tout aussi bien que s'il était fait pour eux, s'ils veulent seulement l'écouter dans cet esprit du petit enfant, que Jésus a tant recommandé. Qui sait ? Ils regretteront peut-être, après m'avoir entendu, de n'être pas de petits enfants en réalité : vous verrez qu'il faudra les consoler de leur âge. Eh bien, je les consolerai ; mais je veux que la fête soit pour vous. Tâchez de bien m'écouter, et moi je tâcherai de me faire bien comprendre.

« Même un enfant fait connaître par ses
« actions si son œuvre sera pure, et si
« elle sera droite. » (Prov. XX, 11.)

Mes chers enfants,

Hazaël n'avait sûrement pas besoin qu'on lui recommandât de bien écouter, quand le prophète Elisée lui prédit tout ce qui devait lui arriver. Vous rappelez-vous cette histoire? Elisée venait d'arriver à Damas, qui était pour la Syrie ce que Paris est pour la France. Le roi de Syrie, Benhadad, alors malade, lui envoya Hazaël, l'un des officiers de sa cour, pour lui demander s'il guérirait de sa maladie; car les païens mêmes tenaient Elisée pour un prophète, depuis qu'il avait guéri Naaman de sa lèpre. Quand Hazaël se fut présenté devant Elisée et lui eut fait la commission du roi son maître, Elisée tint les yeux fixés sur lui longtemps, et enfin il pleura. « Pourquoi pleure mon « seigneur? » dit Hazaël. Elisée répondit : « Parce « que je sais combien tu feras de mal aux enfants « d'Israël : tu mettras le feu à leurs villes fortes; « tu tueras avec l'épée leurs jeunes gens; tu égor- « geras leurs femmes et tu écraseras leurs petits « enfants. » Sur quoi Hazaël ayant repris : « Com- « ment ton serviteur, qui n'est qu'un chien,

pourrait-il faire de si grandes choses? » Elisée outa : « L'Eternel m'a fait voir que tu seras roi de Syrie. » Le lendemain, Hazaël étouffa Ben- ıdad, en lui étendant une couverture mouillée ır la figure. Puis, il s'assit à sa place sur son ône, et fit toutes les méchantes choses que le 'ophète lui avait annoncées.

Si je pouvais vous prédire, comme Elisée à azaël, ce qui doit vous arriver; si Dieu mettait ›vant mes yeux un tableau de votre vie, et que pusse vous dire : « L'Eternel m'a fait voir » ıe tu seras riche et honoré, ou bien que tu ›ras pauvre et obscur; que tu parviendras aux ıeveux blancs, ou bien que tu mourras jeune; ue tu jouiras d'une santé robuste, ou bien que ı traîneras un corps faible et souffrant; que tu ›ras entouré d'une nombreuse famille, ou bien ue tu seras seul dans le monde; que tu resteras n France, ou que tu passeras la mer pour t'établir en Angleterre, ou même en Amérique; — i je pouvais vous dire tout cela, n'est-il pas rai, mes amis, que vous auriez plutôt quatre reilles que deux pour m'écouter? Mais, pour avoir cela, il faudrait être prophète, ce que je ıe suis pas; et pour le dire sans le savoir, il ıudrait être diseur de bonne aventure, ce que je ıe voudrais être pour rien au monde, sachant que

c'est une abomination devant Dieu[1]. D'ailleurs, si je savais ce qui doit vous arriver, je ne vous le dirais pas, à moins que Dieu ne me commandât de le faire, comme il avait certaiment fait à Elisée. Car, ce serait vous exposer à de grands malheurs et à de grandes tentations : Benhadad se trouva-t-il bien d'avoir voulu connaître son avenir, ou Hazaël d'avoir connu le sien? Béni soit Dieu, mes enfants, pour nous avoir caché le nôtre !

Il y a pourtant une chose que je puis vous dire sur votre avenir, une chose qui piquera moins votre curiosité que celles que je ne vous dis pas, mais une chose réellement intéressante et seule bonne à connaître pour vous. Je puis vous dire « si votre œuvre sera pure et si elle sera droite; » si vous ferez sur la terre l'*œuvre* que Dieu vous y a donnée à faire; si vous la ferez *droitement*, sans vous écarter ni à droite ni à gauche du chemin où Dieu veut que vous marchiez, et si vous la ferez *purement*, dans un esprit agréable devant Dieu, qui « pèse les esprits » et qui « regarde au cœur. » Pour savoir cela, je n'ai pas besoin d'être prophète : je n'ai qu'à voir ce que vous êtes et ce que vous faites à l'heure qu'il est; car il est écrit dans mon texte : « Même un enfant fait

[1] Deut. XVIII, 11, 12.

« connaître par ses actions si son œuvre sera pure
« et si elle sera droite. »

Comment se fait-il que vos actions d'à présent peuvent bien faire connaître comment sera *votre œuvre*, et si vous ferez ce que Dieu vous a donné à faire; au lieu qu'elles ne peuvent pas faire connaître quelle sera *votre histoire*, et si vous serez riche ou pauvre, de bonne ou de mauvaise santé, de longue ou de courte vie, habitant de Paris, de Londres ou de New-York? Voici d'où vient cette différence. Votre œuvre tient à vous seul, parce qu'elle sort tout naturellement de votre cœur, comme le fruit sort de l'arbre; mais votre histoire dépend de mille choses qui ne dépendent pas de vous : c'est le pays, c'est le climat, c'est le gouvernement, c'est le commerce, c'est l'épidémie, c'est la guerre, c'est la paix, c'est tout enfin. Un jardinier à qui vous montrez une graine n'aura qu'à la regarder pour vous dire le fruit qu'elle produira, si Dieu lui prête vie, la pêche, la cerise ou l'amande; mais il ne peut savoir si le temps sera favorable, le soleil chaud, les nuées pleines, le sol fertile; encore moins prévoit-il si une main ennemie, peut-être celle d'un méchant enfant, viendra abattre le fruit ou arracher l'arbre tout jeune encore : c'est que le fruit est dans la graine, et que le reste n'y est pas. Eh bien, mes enfants, je suis le jardinier; et la graine,

ce sont vos actions d'aujourd'hui, que je puis regarder, ou mieux encore votre cœur, que ces actions me découvrent. Connaissant votre cœur, je connais d'avance quelle sera votre œuvre : bonne si le cœur est bon, mauvaise si le cœur est mauvais; mais je ne prévois pas votre histoire, parce qu'un « même accident arrive à tous, » bons ou mauvais, Dieu faisant lever son soleil et tomber sa pluie sur les uns et sur les autres. Votre œuvre est dans votre cœur, et votre histoire n'y est pas.

Mais peut-être ne comprenez-vous pas bien ce que j'entends par l'œuvre que Dieu vous a donnée à faire. Je vais vous l'expliquer mieux, et vous verrez combien cela est plus intéressant que de savoir si vous serez roi de Syrie.

Dieu, mes enfants, qui a mis la vigne sur la terre pour donner à l'homme « le vin qui réjouit son « cœur, » et le chêne pour lui prêter son ombrage et lui fournir son bois précieux, nous y a mis, nous, pour y faire le bien, à l'exemple de Jésus-Christ, cet homme modèle, « qui allait de lieu en « lieu, faisant le bien[1]. » Mais, dans cette œuvre générale, qui est la même pour tous, il y a aussi une œuvre particulière, qui est pour chacun de

[1] Actes X, 38.

nous. Voyez une troupe de moissonneurs : ils travaillent dans le même champ, mais ils n'y font pas tous la même chose ; l'un coupe le froment avec la faux; l'autre le ramasse en tas; un troisième le lie en gerbes ; un quatrième le recueille dans les greniers. Nous de même, appelés tous à faire le bien, nous ne sommes pas tous appelés à le faire de la même manière ; mais Dieu marque à chacun sa place et sa tâche, ainsi qu'il l'entend : votre œuvre n'est pas la mienne, et mon œuvre n'est pas la vôtre ; autre est l'œuvre d'un homme, autre celle d'une femme; autre l'œuvre d'un père de famille, autre celle d'un jeune homme; autre l'œuvre du maître, autre celle du serviteur ; autre l'œuvre de l'instituteur, autre celle de l'écolier, et ainsi du reste. Dieu, qui a choisi pour chacun de nous son œuvre, prend soin d'arranger, en vue de cette œuvre, nos facultés, notre santé, notre temps, notre histoire, et la durée même de notre vie. Ainsi se dresse devant chacun de nous ce beau chemin des bonnes œuvres que saint Paul nous exhorte à suivre : « Nous avons été créés « en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres que « Dieu a préparées, afin que nous marchions « en elles[1]. » Vous l'entendez : Dieu nous crée

[1] Eph. II, 10.

pour les bonnes œuvres, et prépare les bonnes œuvres pour nous; puis il dit : « Marche, » en nous poussant dans ce bon chemin tout frayé de sa main, que nous n'avons plus qu'à suivre tout droit, sans nous en écarter ni d'un côté, ni de l'autre. Car on peut le suivre, et on peut aussi ne pas le suivre. Dieu nous avertit tous, mais il ne force personne : les uns font leur œuvre, et les autres, hélas ! et c'est le plus grand nombre, ne font pas la leur. C'est pour cela, mes enfants, que je m'inquiète tant de savoir si vous ferez la vôtre...

Il n'y a qu'un homme qui a fait son œuvre dans la perfection : c'est le Fils de l'homme, Jésus-Christ. Son œuvre, c'était de glorifier Dieu et de nous sauver en versant son sang sur la croix, pour la rémission de nos péchés. Cette œuvre, il l'a si bien accomplie, que pas une action, pas un mot, pas un geste n'y a manqué; la loi de Dieu n'a pas été plus exactement décrite sur les pages du livre, qu'elle a été fidèlement exécutée dans la conduite entière de Jésus-Christ. Aussi, quand il a dit avant de mourir : « J'ai achevé l'œu« vre que tu m'avais donnée à faire, » son cœur, Dieu et les hommes confirment le témoignage qu'il rend de lui-même, et que nul autre que lui n'a mérité si pleinement. Oui, mes enfants, Jésus a achevé son œuvre; autrement, nous ne pourrions pas nous

tenir aujourd'hui devant Dieu, avec son salut dans l'âme, sa paix dans le cœur et son nom sur les lèvres! Cependant il y a aussi, grâces à lui, et à une grande distance de lui, d'autres hommes qui ont accompli, je ne dis pas parfaitement, mais fidèment, l'œuvre que Dieu leur avait donnée à faire, et qui ont pu dire à Dieu en mourant, humblement, mais tranquillement : « J'ai achevé l'œuvre « que tu m'avais donnée à faire. » Citons-en un ; car vous aimez les histoires ; et moi aussi, — quand elles sont bien vraies et bien sûres comme celle que je vais vous dire. Les histoires inventées, mes enfants, sont des hommes ; mais les histoires vraies sont de Dieu.

Dans une haute vallée, formée par un groupe détaché des montagnes des Vosges, et nommé le *Ban-de-la-Roche*, vivait, il y a moins de cent ans, un petit peuple à part, qui était resté presque barbare au cœur de l'Alsace et à douze lieues seulement de Strasbourg. Ces pauvres gens n'avaient pour maisons que de misérables cabanes construites dans les rochers. Ils étaient si peu curieux d'instruire leurs enfants, qu'ils appelaient pour maîtres d'école ceux qui voulaient le devenir à meilleur marché : on les payait moins qu'un berger, et la plupart ne savaient pas lire couramment. La terre n'était pas plus avancée que les hommes ;

ici, sur le flanc de la montagne, un terrain si fort en pente qu'il menaçait de s'écrouler à tout moment; là, dans la plaine, des eaux qui séjournaient ou qui se promenaient, n'ayant pas de lit pour les recevoir : vous comprenez ce que devient alors la culture. Au reste, on n'avait pas grand'chose à cultiver : le sol est trop pierreux et le climat généralement trop froid pour que la vigne ou même le froment puissent bien prospérer; et la pomme de terre, qu'on avait introduite dans le pays, dans la grande disette de l'année 1709 (car jusqu'alors on vivait de pommes et de poires sauvages), avait complétement dégénéré sans qu'on se mît en peine d'améliorer l'espèce. Puis, mes enfants, point de chemins praticables, ni pour communiquer avec la grande route qui mène à Strasbourg, ni même pour aller d'un village à l'autre : et là où il n'y a pas de chemins, les idées ne circulent pas plus que les hommes et les voitures, et chacun reste dans son ignorance. Quant à l'industrie, à des fabriques, il n'en était pas question seulement. Vous avez déjà deviné que la Bible était à peine connue dans cette contrée si arriérée; car la Bible ne permet pas à ceux qui l'écoutent de rester dans un pareil état. Elle a l'air de ne s'occuper que de religion, et elle s'occupe de tout : instruction, écoles, industrie, commerce, agriculture, civilisation, bien-

être; aussi, mes enfants, la première chose qu'on fait quand on veut tenir le peuple dans l'ignorance, c'est de l'empêcher de lire la Bible, comme ces méchants qui commencent par éteindre la lumière quand ils veulent faire un mauvais coup.

C'est dans ce petit pays que la grossièreté, l'ignorance, la pauvreté, l'incrédulité, semblaient avoir choisi pour s'y réfugier, à peu près comme dans une île de la mer du Sud ou dans une tribu de Hottentots, que pénétra un jour, en l'an 1767, un jeune pasteur de vingt-sept ans, Oberlin, qui accepta cette humble place parce que d'autres n'en voulaient pas. Un cœur pieux et charitable pour souhaiter de faire le bien, un esprit ouvert et cultivé pour discerner les moyens à prendre, une volonté persévérante pour les mettre à exécution, voilà les trois choses les plus nécessaires pour se rendre utile : Oberlin les possédait à un rare degré. Il se met aussitôt à l'œuvre, et s'attache à faire deux choses : renouveler les cœurs par l'Evangile, et le pays par la civilisation, à l'exemple de Jésus-Christ qui répand à la fois des bienfaits spirituels et temporels tout autour de lui. Le dimanche, il prêche l'Evangile, et en annonçant l'amour du Père céleste qui « a tant aimé le monde « que de donner son Fils unique, afin que qui- « conque croit en lui ne périsse point, mais qu'il

« ait la vie éternelle [1], » il fond les cœurs les plus durs, et se fait de ses paroissiens des amis, en en faisant des amis à Jésus-Christ : même il les appelait *ses enfants*, et eux l'appelaient *leur père ;* la plupart, en lui parlant, lui disaient *papa*. Puis, durant la semaine, il part à leur tête, la pioche sur l'épaule, creuse des fossés pour recevoir les eaux, élève des murailles pour soutenir les terres, ouvre des chemins vicinaux d'un village à l'autre, construit une route et un pont pour communiquer avec Strasbourg. Ce n'est pas tout. Il fait venir des pommes de terre d'Allemagne, pour renouveler l'espèce, et de la meilleure graine de lin de Riga en Russie, pour l'acclimater au Ban-de-la-Roche ; il crée une caisse d'épargne ; encourage l'industrie ; envoie, à ses frais, de jeunes garçons intelligents à Strasbourg, pour apprendre les métiers de maçon, de menuisier, de vitrier, de maréchal et de charron ; introduit la filature du coton ; et, par sa réputation qui s'étend, attire dans le pays la famille Le Grand de Bâle, qui y fonde un grand établissement de rubans de soie, et qui devient pour toute la contrée une véritable bénédiction, et selon le monde et selon le Seigneur, d'autant plus qu'elle place les métiers à rubans

[1] Jean III, 16.

dans les maisons, pour ne pas enlever les ouvriers à la vie de famille; et, après soixante ans de ministère, Oberlin s'endort, à quatre-vingt-six ans, au milieu de sa grande famille en larmes, laissant un peuple chrétien où il avait trouvé un peuple sans foi, et une contrée prospère à la place d'une contrée inculte et sauvage.

Ne croyez pas qu'il ait fait tout cela sans opposition, mes enfants. Vous savez ce qu'a dit son Maître et le nôtre : « Si quelqu'un veut venir « après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il « charge sa croix, et qu'il me suive[1]. » Oberlin l'éprouva bien, comme tous les autres; mais il s'appliqua à « vaincre le mal par le bien[2], » et finit par y réussir. Un jour, il fut secrètement averti que quelques paysans mécontents de son Evangile et de ses conseils, avaient résolu de le surprendre dans un lieu écarté, et de le maltraiter pour le dégoûter de ses réformes. Un dimanche était fixé pour l'exécution. Ce jour-là, Oberlin prit pour texte de son sermon du matin ces paroles du Seigneur : « Ne résiste point au mal; mais si quel« qu'un te frappe à la joue droite, présente lui « aussi l'autre[3]. » Après le service, ceux qui étaient du complot s'étaient réunis dans la mai-

[1] Luc XIV, 33. — [2] Rom. XII, 21. — [3] Matth. V, 39.

son de l'un d'eux pour préparer leur coup, (
tout à coup la porte s'ouvre : entre Oberlin
seul. « Mes amis, leur dit-il, me voici. Votr
sein m'est connu. Vous avez voulu me]
sans doute parce que vous m'avez cru cou
Eh bien, si j'ai refusé de me soumettre à la
que je vous prêche, punissez-moi. J'aime
me livrer à vous, pour vous épargner la ba
d'un guet-apens. » Que croyez-vous que
ces méchants? Ils lui demandèrent pardon.
partir de ce jour, pour lui faire oublier leur
ils firent tout ce qu'ils pouvaient pour le se(
dans ses vues charitables.

Voilà, mes enfants, un homme qui a fa
œuvre, telle que Dieu l'avait préparée pou
lui pour elle. Car qui pourrait penser qu'C
ait eu quelque chose de meilleur à faire ai
que ce qu'il a fait au Ban-de-la-Roche ; ou
autre qu'Oberlin eût pu faire mieux que
qu'il y a fait? Allez demander à *ses enfan*
montrent encore avec un tendre orgueil aux
gers le tombeau du bon Oberlin, s'il n'a]
dire en mourant : « J'ai achevé l'œuvre (
« m'avais donnée à faire! »

Cela n'est pas pour moi, dit peut-être l
vous : je n'ai ni l'instruction d'Oberlin, ni
lents, ni sa position. Mon enfant, il ne s'a

de faire l'œuvre d'Oberlin; il s'agit de faire votre œuvre dans l'esprit où Oberlin a fait la sienne. Dieu a des œuvres pour tous les esprits et pour toutes les positions. Vous venez de voir l'œuvre du bon pasteur; voici maintenant l'œuvre d'une pauvre servante, qui a travaillé à côté de lui.

Une jeune paysanne de Bellefosse, l'un des cinq villages du Ban-de-la-Roche, Louise Scheppler, à peine âgée de quinze ans, fut si touchée de l'œuvre d'Oberlin qu'elle demanda à y prendre sa petite part, en entrant à son service. Dès lors elle ne le quitta plus, et le servit jusqu'à sa mort, pendant cinquante ans, sans jamais accepter de salaire, voulant être comme une amie dans la maison, sans cesser d'être une obéissante servante. Elle l'aida si utilement, qu'il est impossible de raconter l'histoire d'Oberlin sans y mêler celle de Louise Scheppler : non-seulement elle exécutait ses commissions charitables dans toute l'étendue de sa paroisse, portant de tous côtés des conseils, des secours, des aliments, des remèdes; mais parfois même elle lui donnait des idées heureuses qui n'étaient pas venues au bon pasteur. Ainsi, voyant que les paysans ne pouvaient pas à la fois vaquer à leurs travaux champêtres et prendre soin de leurs petits enfants, elle imagina de rassembler ces enfants dans de grandes salles, où des femmes pieuses,

Louise en tête, les gardaient, les amusaient et les instruisaient, pendant que leurs parents travaillaient dans les champs. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui des salles d'asile : on les doit à Oberlin, qui les devait à Louise Scheppler, sa servante. Rien ne peut mieux vous montrer ce qu'elle a été pour son maître que ces lignes du testament d'Oberlin : « Mes chers enfants, je vous lègue ma « fidèle garde, celle qui vous a élevés, l'infatigable « Louise. Elle a été pour vous garde soigneuse, « mère fidèle, institutrice, tout absolument. Son « zèle s'est étendu plus loin : véritable apôtre du « Seigneur, elle est allée dans tous les villages où « je l'envoyais, assembler les enfants autour d'elle, « les instruire de la volonté de Dieu, leur apprendre à chanter de beaux cantiques, leur montrer « les œuvres de ce Dieu paternel et tout-puissant « dans la nature, prier avec eux, et leur communiquer toutes les instructions qu'elle avait reçues de moi et de votre excellente mère. Les « difficultés innombrables qu'elle rencontrait dans « ces saintes occupations en auraient découragé « mille autres ; le caractère sauvage des enfants, « leur langage patois, les mauvais chemins, les « rudes saisons, pierres, eaux, pluies abondantes, « vents glacés, grêle, neige profonde, rien ne la « retenait. Elle a sacrifié son temps et sa personne

au service de Dieu. Je vous la lègue; vous ferez voir, par les soins que vous prendrez pour elle, si vous avez du respect pour la dernière volonté d'un père. » Les enfants d'Oberlin voulurent ire à Louise une part d'enfant dans le partage e la petite fortune laissée par son maître. Elle le efusa absolument; elle demanda seulement la ermission d'ajouter le nom d'Oberlin au sien, et appela dès lors Louise Scheppler Oberlin. Eh ien, mes enfants, Louise Scheppler Oberlin n'a-elle pas fait son œuvre, tout aussi bien qu'Ober-n a fait la sienne ? Et n'a-t-elle pas pu dire omme lui, comme le Seigneur, en mourant : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire? »

Et vous, mon cher enfant, ou ma chère enfant, otre œuvre, quelle est-elle? Car, Dieu en a une oute prête pour vous, à coup sûr. A-t-il mis de-ant vous une œuvre grande, comme celle d'Ober-n ; plus grande encore que celle d'Oberlin, omme fut celle de Wilberforce, qui n'a pas laissé e repos au Parlement d'Angleterre pendant dix-ept ans, jusqu'à ce qu'il ait enfin mis en liberté es esclaves qui appartenaient à l'Angleterre; ou lus grande même que l'œuvre de Wilberforce, omme fut celle de Luther, qui retira l'Evangile e dessous le boisseau, il y a trois siècles, et qui ffranchit la moitié du monde chrétien du joug de

l'homme et des traditions de l'homme substituées à l'autorité de Dieu et de la Parole de Dieu? Cela vous paraît impossible; mais Dieu seul connaît ce qu'il veut faire de chacun de vous, et si l'on avait dit à Oberlin, à Wilberforce, ou à Luther, quand ils avaient votre âge, ce que Dieu comptait opérer un jour par eux, ils ne l'auraient pas jugé moins impossible. Ou bien, Dieu a-t-il mis devant vous une œuvre modeste, comme celle de Louise Scheppler; plus modeste encore peut-être, comme fut celle du berger de Salisbury, ou du paralytique de Planchamp (dont vous avez lu l'histoire dans les traités qui portent leurs noms; si vous ne l'avez pas lue, lisez-la), ou de tel autre, sur qui rien n'a été écrit, et dont la vie a été toute cachée en Dieu, sans être pour cela moins en bénédiction sur la terre? Je ne sais, mes bons amis, ni vous-même, ni aucun homme, *quelle* est l'œuvre que Dieu a réservée pour vous; mais aussi ce n'est pas ce qu'il vous importe de savoir. Ce qu'il importe de savoir, c'est *si* vous ferez votre œuvre, quelle qu'elle puisse être. Oh! combien cela importe, mes enfants! Car enfin, dites-moi, qu'est-ce qui était plus désirable pour Oberlin : de régénérer le Ban-de-la-Roche, ou de remplir le monde de la gloire de son nom? pour Louise Scheppler : de seconder Oberlin dans son ministère de charité,

ou de ne vivre que pour elle-même? Et qu'est-ce qui est plus désirable pour ce petit garçon, pour cette petite fille, de « jouir pour un peu de temps « des délices du péché » et puis de mourir, ou d'accomplir fidèlement la tâche reçue de Dieu, et puis de s'endormir dans le sein du Seigneur? Je m'en rapporte volontiers à votre propre cœur, mes amis. Quel malheur si ces hommes que je viens de nommer avaient pensé autrement! si Oberlin, Wilberforce, Luther, Louise Scheppler, comme ils auraient pu le faire, et comme bien d'autres l'ont fait, avaient quitté leur belle œuvre pour aller courir après les richesses, les honneurs et les plaisirs du monde! Quel malheur, je ne dis pas pour la terre, car Dieu aurait bien su trouver d'autres serviteurs à défaut de ceux-là, mais quel malheur pour eux-mêmes de se priver de ce saint et bienheureux service auquel Dieu voulait bien leur faire l'honneur de les employer! Et vous, mes chers enfants, quel malheur pour vous, quel malheur dans le temps et quel malheur plus grand dans l'éternité, si vous alliez comme tant d'autres enfants, hélas! comme la plupart des enfants, négliger l'œuvre quelle qu'elle soit, que Dieu vous a choisie, pour suivre votre propre volonté et les penchants de votre cœur mauvais. Oh! je ne le veux pas absolument, ni vous non plus,

Eh bien, voulez-vous savoir si vous ferez votre œuvre? Vous le pouvez ; car Dieu a si bien arrangé les choses, que la question de curiosité : Quelle sera mon œuvre? ne peut être résolue, et que la question de fidélité : Ferai-je mon œuvre? est facile à résoudre. Pour savoir si vous ferez votre œuvre, ou, comme dit mon texte, « si votre œuvre sera « pure et si elle sera droite, » vous n'avez pas besoin d'aller le demander aux autres, pas même à moi : vous n'avez qu'à voir quelles sont aujourd'hui « vos actions. » La graine devient un chêne, si elle porte aujourd'hui en elle le germe d'un chêne ; et vous accomplirez votre œuvre de demain, d'après-demain, de toute la vie, si vous faites aujourd'hui l'œuvre d'aujourd'hui : telle semence, tel arbre ; tel enfant, tel homme. Oui, mes enfants, pourvu que vous fassiez aujourd'hui ce que vous devez faire, ou que, ne l'ayant pas fait jusqu'ici, vous commenciez de le faire aujourd'hui, vous pouvez être tranquilles pour votre vie entière. Sentez-vous combien cela est beau, consolant, admirable? Quand on voit un enfant, on pense toujours à l'avenir : c'est au présent qu'il faut penser ; et en pensant au présent, on pense à tout. Les amis de Zacharie, voyant le petit Jean, disaient : « Que sera-ce de cet « enfant? » mais Zacharie son père était bien tranquille parce qu'il avait entendu dire à l'ange qui

ui avait annoncé sa naissance : « Il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère ; » c'en était assez pour être certain que cet enfant, devenu homme, « marcherait devant le Seigneur, dans la vertu d'Elie, pour lui préparer un peuple bien disposé[1]. » Vos actions d'aujourd'hui, mes enfants, vos actions d'aujourd'hui, voilà ce qu'il faut regarder : sont-elles ce qu'elles doivent être ? tout va bien pour demain ; ne le sont-elles pas ? tout va mal. Je sais bien que vous pouvez changer plus tard ; mais je ne suis sûr que de ceux qui aujourd'hui sont ce qu'ils doivent être, et font ce qu'ils doivent faire ; eux seuls aussi sont sûrs d'eux-mêmes, avec la grâce de Dieu qui ne leur manquera pas, s'ils s'y attendent humblement. Quant aux autres, ils peuvent, disent-ils, changer plus tard : mais quand ? mais, plus tard, vivront-ils ? plus tard, pourront-ils ? plus tard, voudront-ils ? Hélas ! ce qui les retient aujourd'hui, pourquoi ne les retiendrait-il pas aussi plus tard ? Aujourd'hui, mes amis, aujourd'hui ou peut-être jamais !... Mais l'œuvre d'aujourd'hui, votre œuvre d'enfant, quelle est-elle ? Voilà ce qu'il y a dans tout ceci de plus nécessaire à bien comprendre.

Un jeune chêne, tout jeune qu'il est, est un

[1] Luc I, 17.

chêne ; un enfant aussi est un homme, et l'œuvre d'un enfant n'est autre que l'œuvre de l'homme, prise dans l'enfance. Aimer Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même, voilà la vocation de l'homme : voilà donc aussi celle de l'enfant.

« Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute « ton âme, et de toute ta pensée » Croyez-vous que l'enfant soit dispensé de cette sainte et douce obligation ? Ah ! je suis bien sûr que vous ne voudriez pas de cette vilaine dispense, qui serait une insulte pour tout ce qu'il y a d'enfants dans le monde ! Et qui aimerez-vous, mes enfants, si vous n'aimez pas Dieu, qui vous a donné tout ce que vous avez, qui vous a fait tout ce que vous êtes, le seul sage, le seul saint, le seul bon et à qui David chante ce beau Psaume CIII, qui commence ainsi : « Mon âme, bénis l'Eternel, et « que tout ce qui est au dedans de moi bénisse « le nom de sa sainteté ! Mon âme, bénis l'Eter- « nel, et n'oublie pas un de ses bienfaits ! » Ne pas aimer celui qui « est amour : » ne peut-on donc être enfant sans avoir l'esprit faux, le cœur sec, l'âme ingrate ? Dira-t-on qu'un enfant a besoin de voir les choses, et qu'il ne peut pas aimer Dieu parce qu'il ne le voit pas ? J'espère que vous saurez bien répondre que si vous ne le voyez pas

des yeux du corps, vous le voyez de ceux du cœur : vous le voyez dans tous les biens dont il vous comble, dans cet air pur que vous respirez, dans cette eau limpide qui vous désaltère, dans ce froment de la terre qui vous nourrit, dans ce soleil qui vous éclaire et qui vous réchauffe, dans cette mère qui vous presse sur son sein ; vous le voyez en tout et partout, excepté dans ce qui est mal, qui seul ne vient pas de lui. N'écoutez pas les discours des impies et des moqueurs, mes enfants ; mais écoutez Dieu qui vous dit : « Mon « enfant, donne-moi ton cœur ; » et donnez-le lui, sans retard, tout entier : c'est là le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable : « Tu aimeras ton « prochain comme toi-même. » Il n'est jamais trop tôt, croyez-le bien, pour mettre ce second commandement en pratique. En tout temps, à tout âge, on trouve des occasions plein la main, quand on les cherche, pour être agréable au prochain et pour lui être utile : un enfant tout comme un autre ; on peut même dire, à quelques égards, un enfant plus qu'un autre, parce que tous les cœurs sont ouverts à un enfant, et que le bien qu'il fait touche plus que s'il était fait par un autre, surtout s'il est obligé pour le faire de prendre quelque peine ou de s'imposer quelque

privation. Voyez ce petit garçon qui fait le tour d'un salon tout plein de monde, avec sa boîte pour les écoles, en la secouant de temps en temps pour réveiller ceux qui détournent la tête : chacun lui donne ; plus il est petit, mieux cela vaut; on me refuserait plutôt qu'à lui, aussi n'oserais-je pas faire ce qu'il fait. Vous dites : Comment puis-je faire du bien ? De mille manières. Vous pouvez rendre vos parents heureux, c'est faire du bien; vous pouvez obliger vos frères et vos sœurs, c'est aussi faire du bien ; vous pouvez donner un bon exemple à vos camarades, c'est encore faire du bien. Si vous voyez vos amis faire quelque chose de mal, vous pouvez les en détourner ; vous pouvez leur parler de la bonté de Dieu, et leur conseiller de lui donner aussi leur cœur. Tout cela, mes chers enfants, ne se fera pas sans difficulté, sans sacrifice : tantôt on méconnaîtra vos bonnes intentions, et on vous rendra le mal pour le bien; tantôt on se moquera de vous, et on vous appellera un petit saint ; tantôt peut-être on vous repoussera rudement et on vous maltraitera. Eh bien, vous vous direz alors que nous sommes sur la terre pour faire la volonté de Dieu et non la nôtre. C'est pour vous exercer de bonne heure à renoncer à votre volonté propre que Dieu a placé près de vous vos parents et vous a dit :

« Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères. » Cette obéissance, cette précieuse obéissance vous prépare plus que tout le reste pour votre œuvre à venir. Un enfant obéissant à son père et à sa mère, le sera plus tard à tous ses supérieurs : à ses maîtres, à ses pasteurs, aux magistrats, aux puissances établies. Surtout aujourd'hui qu'on se fait un jeu de renverser toutes les autorités, quand on le peut sans craindre la punition, heureux l'enfant qui donnera un meilleur exemple, et qui, au milieu de la désobéissance générale, se fera gloire d'obéir et d'être soumis : un général tenant ferme avec une petite troupe contre une grande armée donne une moindre preuve de courage que cet enfant-là.

Représentons-nous un enfant animé de cet esprit, et suivons-le pendant toute une journée du matin au soir. Nous choisirons un enfant qui, comme la plupart d'entre vous, va à l'école (ceux qui n'y vont pas ont leur école chez eux, car leurs parents ne les laissent sûrement pas sans rien faire) et nous lui donnerons un nom et un âge de fantaisie : il a huit ans et s'appelle Jules. Voyez-vous le petit Jules qui se lève de bonne heure, et qui, sa toilette promptement et proprement terminée, ouvre sa petite Bible, en lit un chapitre, ou quelques versets, puis se met à ge-

noux, et prie? Cette lecture, cette prière, ne durent pas bien longtemps; une demi-heure tout ensemble, peut-être moins encore : on n'attend pas d'un enfant ce qu'on attend d'un homme; mais le cœur y est, et c'est à cela que Dieu regarde. Ne croyez pas que ce cher enfant récite des prières apprises par cœur : non, il ne récite rien, il parle à Dieu; il lui parle de ce qu'il a à faire pour la journée et du secours dont il a besoin; des fautes qu'il a commises hier, et qu'il veut éviter aujourd'hui; d'une tentation qu'il prévoit et qu'il a à cœur de vaincre; de son père ou de sa mère malade et que Dieu seul peut guérir; d'un frère ou d'un camarade pour qui il demande tout ce qu'il demande pour lui-même. Cela me rappelle un mot charmant d'un petit garçon que l'on obligeait à réciter chaque jour des prières apprises, mais qui, depuis qu'il avait commencé à aimer le Seigneur, avait senti le besoin d'y ajouter des prières tirées de son propre cœur. « Maman, dit-il un jour à sa mère, voilà que j'ai dit « mes prières; à présent je m'en vais prier. » Après quelques moments passés avec ses parents, et un petit culte de famille célébré avec eux, j'aime à le croire, voici Jules parti pour l'école. Il ne prend pas pour y aller le chemin détourné que prennent les paresseux, et qu'on a nommé pour

cette raison *le chemin de l'école* : il y va directement, promptement, et même gaiement, ayant éprouvé, tout jeune qu'il est, qu'il y a plus de bonheur à travailler qu'à flâner. Arrivé, il met en pratique cette recommandation d'un vieux âuteur : « Fais ce que tu fais. » Tout entier à son travail, qu'il lise, qu'il écrive, qu'il calcule, il accomplit chacune de ses tâches avec tout le soin dont il est capable, parce qu'il l'accomplit comme « servant le Seigneur et non pas les hommes. » Moniteur, il est tout yeux et tout oreilles pour diriger, encourager, et reprendre au besoin ses camarades placés sous sa surveillance ; exact à son devoir, particulièrement soumis à son maître, et remplissant ainsi, pour sa petite part, le beau précepte de saint Pierre : « Que chacun, selon le « don qu'il a reçu, l'emploie pour le service des « autres, comme bons dispensateurs de la diffé- « rente grâce de Dieu[1]. » Vous croyez peut-être, à le voir si appliqué et si tranquille, que c'est un enfant mou, froid, qui n'a pas de sang dans les veines? Vous allez vous détromper en le suivant hors de la classe : « à chaque chose son temps. » L'heure de la récréation venue, pas un élève qui mette au jeu plus d'entrain que Jules ; aux barres,

[1] 1 Pierre IV, 10.

il court le plus vite; aux billes, il est le plus adroit; à la marelle, il se tient le plus longtemps sur un pied; chacun brigue le plaisir de jouer avec lui, tant il y va de bon cœur. Au travail, le meilleur élève; au jeu, le meilleur camarade. Ajoutez que, dans la maison, c'est le meilleur fils. L'école finie, arrive le tour de la famille. Jules rentre chez lui avec une bonne conscience, première condition pour être heureux vous-mêmes et pour rendre heureux ceux qui vous entourent. Le plaisir qu'il montre à revoir son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, chacun le trouve à le revoir aussi. Il s'informe de ce qui s'est passé au logis, il raconte ce qu'il a fait dans le jour, ce qu'il a appris à l'école, ce qu'il a vu chemin faisant; et enfin, après une journée bien remplie, il s'endort en paix, ayant recommandé son âme à Dieu. Ainsi se passent toutes ses journées, le dimanche excepté. Le dimanche, c'est autre chose : travail et jeu, tout est suspendu; c'est « le jour du Seigneur. » Notre petit Jules le sanctifie, non par effort, mais par goût et de bon cœur. Il double ce jour-là le temps qu'il met d'ordinaire à la prière et à la lecture de la Bible, à laquelle il joint quelque autre bon livre de ceux qu'on publie aujourd'hui pour les enfants, ou bien quelque bon journal pour les enfants, comme *le Petit Messager des*

Missions ou *l'Ami de la Jeunesse*. A l'école du dimanche, il est des plus exacts; quand on lit, à la fin du service, la liste des élèves absents ou en retard, vous n'y entendez jamais son nom (à moins qu'il ne soit malade); nul aussi ne sait mieux ses versets, ni ne rend mieux compte de la leçon précédente. Et comme dans une vie bien réglée il y a du temps pour tout, il lui en reste beaucoup pour sa famille, au milieu de laquelle il cherche son plus doux passe-temps, sans se lasser jamais de causer avec les siens, en hiver au coin du feu, en été dans une promenade retirée. Il donne de bons conseils aux plus jeunes membres de la famille; il ouvre son cœur à sa mère; il interroge son père; il s'instruit auprès d'eux; qui sait? il a peut-être aussi quelques bonnes choses et des meilleures à leur apprendre, et si vous pouviez suivre ses parents le soir, vous les entendriez se dire l'un à l'autre : Dieu nous a donné un trésor dans cet enfant-là!

Voilà, dites-vous, un enfant modèle, un enfant comme il n'y en a pas. Il y en aura au moins un, mon enfant, si vous le voulez : ce sera vous. Et qu'y a-t-il là d'impossible? Est-il impossible de se lever de bonne heure? Impossible de lire la Bible et de prier? Impossible d'être appliqué à ses leçons et docile à ses maîtres? Impossible d'être sou-

mis à ses parents, prévenant avec ses frères et sœurs? Impossible de bien apprendre ses versets pour l'école du dimanche? On n'y parvient pas tout d'un coup, c'est vrai; mais si l'on manque en quelque point, est-il impossible de se relever après être tombé et d'arriver peu à peu au but, tout en faisant plus d'une chute en chemin, comme un enfant finit par apprendre à marcher, tout en faisant bien des faux pas? Je vous entends, mes enfants : tout cela pourrait se faire; mais tout cela — ne se fait pas. Je dis à mon tour : Tout cela ne se fait pas si l'on est un enfant ordinaire, mais tout cela se fait si l'on est un enfant — chrétien. M'y voilà, mes amis : un enfant chrétien, voilà ce qu'il faut être pour me rassurer, par votre œuvre d'aujourd'hui, sur votre œuvre à venir. La montre ne marche pas, si le ressort n'est monté; la roue ne tourne pas, si l'eau ne tombe dessus; le moulin ne moud pas, si le vent ne souffle sur son aile; et vous ne pouvez pas faire votre œuvre, si vous n'avez pas Jésus-Christ dans le cœur : « Examinez-vous vous-mêmes, pour voir si Jésus-Christ est en vous. » Plusieurs s'étonnent peut-être de m'entendre parler d'*enfants chrétiens;* ils s'imaginent que pour être chrétien il faut être homme fait; grande erreur. Jésus-Christ est venu pour les petits comme pour les grands; et à choi-

sir, ce ne seraient pas les grands qui se trouveraient les mieux disposés, ce seraient les petits, par la même raison qui fait qu'un petit arbre prend plus volontiers un nouveau pli qu'un grand. Vous vous rappelez bien que Jésus-Christ a montré un amour singulier pour les enfants. On dirait qu'il est venu exprès pour eux. Qu'est-ce qu'un chrétien, mes chers enfants? C'est un homme qui croit en Jésus-Christ, bien entendu de cette foi du cœur, non de la tête, qui fait qu'on prend l'Evangile au sérieux et qu'on le met en pratique. Eh bien, qu'est-ce qui empêche un enfant, qu'est-ce qui vous empêche, vous, mon petit ami, de croire en Jésus-Christ? Jésus-Christ est venu pour chercher et sauver les pauvres pécheurs, perdus par leurs œuvres. N'êtes-vous pas pécheur, mon enfant? Dieu défend de mentir, n'avez-vous jamais menti? Dieu veut qu'on honore son père et sa mère : n'avez-vous jamais désobéi à vos parents? Dieu veut que les jeunes se soumettent aux anciens : n'avez-vous jamais manqué de respect à vos maîtres? Dieu veut que nous soyons sobres : n'avez-vous jamais été gourmand? Dieu veut qu'on travaille six jours, et qu'on se repose au septième : n'avez-vous jamais été paresseux à l'école ou léger le dimanche? Dieu veut qu'on aime Dieu de tout son cœur, et son prochain comme soi-même ; n'avez-vous jamais été égoïste,

dur, injuste, violent avec le prochain? Et quant à Dieu, l'avez-vous vraiment aimé de tout votre cœur? N'avez-vous jamais passé un jour entier sans le prier, sans lui rendre grâces, sans penser à lui? Hélas! mon pauvre enfant, vous n'avez pas même attendu d'avoir six ou sept ans pour vous rendre coupable en tout cela, et en bien d'autres choses! Voyez votre petit frère à peine âgé de deux ans, d'un an peut-être : comme il est volontaire! comme il se met en colère! comme il bat sa bonne ou sa mère! et comme on voit qu'il sait quand il fait bien et quand il fait mal! Le péché commence avec la vie, mes chers enfants; et si l'on veut savoir si les petits enfants y ont part comme les autres, il y a une manière facile de s'en assurer. Il est écrit: « Le péché est entré dans le monde, et par le pé- « ché la mort; » il n'y a qu'à voir si les petits enfants meurent comme le reste des hommes. Mais, quoi qu'il en soit des petits enfants, vous, mon enfant, qui avez péché le sachant et le voulant, où trouverez-vous votre pardon ailleurs que sous la croix de Jésus-Christ? N'est-il pas « l'Agneau de Dieu, qui ôte le « péché du monde[1] ? » N'est-il pas « la propitia- « tion pour nos péchés, et non-seulement pour les « nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde[2]? »

[1] Jean I, 29. — [2] 1 Jean II, 2.

« Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché ; » et il n'y a rien autre chose au monde qui vous puisse purifier du moindre péché ; rien, ni aumônes, ni œuvres, ni pénitences, ni macérations, ni prières même : où le sang de Jésus-Christ a passé, le péché est effacé ; où il n'a point passé, le péché demeure au siècle des siècles, et avec lui, mes enfants, la malédiction de Dieu. On a beau être enfant, « c'est une chose terrible de tomber entre les « mains du Dieu vivant. » O mes jeunes amis, « fuyez la colère à venir ! » Enfants qui m'écoutez, quelqu'un de vous veut-il sauver son âme ? « Au-« jourd'hui même, si vous entendez sa voix, n'en-« durcissez point votre cœur[1] ! » Rentré chez vous, mettez-vous à genoux, et dites-lui : Mon Sauveur, je sais que tu es venu aussi pour moi. Lave-moi dans ton précieux sang, et accorde-moi la grâce de vivre pour toi et de mourir en toi ! — Cette prière, soyez-en certain, ne sera point rejetée. Jésus-Christ a parcouru tous les âges pour les sauver tous ; il est le Sauveur de l'homme, il est aussi le Sauveur de l'enfant, il est votre Sauveur, — qui a mis sa vie pour vous, qui a demandé pour vous le Saint-Esprit, qui vous donnera la force de vaincre le péché, qui vous consolera de vos peines, qui vous sera

[1] Ps XCV, 7.

pour Dieu et pour frère tout ensemble. Sentez votre bonheur d'être né en France, et non dans quelqu'un de ces pays où le nom de Jésus-Christ n'est point parvenu ; dans ces îles sauvages, où les enfants sont élevés pour l'impiété et pour le vice; dans cette Chine, où les filles sont vendues par leurs pères, ou traitées comme des esclaves; et cette Otaïti, où les enfants étaient tués en naissant par leurs mères..... Sentez votre bonheur; répondez-y en donnant votre cœur à ce Dieu qui vous a tant aimé ; et encore une fois, s'il y a peu d'enfants chrétiens, raison de plus pour donner un bon exemple; qu'il y en ait un au moins, et que ce soit vous. Ainsi, mon enfant, vous ferez connaître « par vos actions » d'aujourd'hui que « votre œuvre » à venir « sera pure et qu'elle sera « droite. »

Mais si cette œuvre à venir ne devait jamais venir? Si vous deviez mourir avant de l'avoir commencée? Eh bien, mon cher enfant, si vous devez mourir avant d'avoir commencé votre œuvre, ce sera la preuve que ce que nous appelons votre œuvre n'est pas votre œuvre; car Dieu, qui sait bien quand vous devez mourir, ne vous a sûrement pas assigné une œuvre sur la terre pour le temps où vous n'y serez plus. Vous devez vous préparer pour une longue vie, parce qu'elle peut vous être accor-

dée ; mais si elle ne l'est pas, votre préparation ne sera pas perdue pour cela, gardez-vous de le croire. Si vous devez mourir jeune, votre œuvre, ce sera alors cette préparation même ; ce sera le bien que vous faites aujourd'hui ; ce sera le bon exemple que vous donnez aujourd'hui ; ce sera la joie que vous causez à vos parents aujourd'hui ; ce seront les paroles utiles que vous dites aujourd'hui ; votre œuvre, ce sera l'enfance, avec sa Bible et ses prières, avec son école et ses joies, avec son obéissance et son obscurité ; votre œuvre, ce sera de vivre comme un enfant chrétien sait vivre, et de mourir comme un enfant chrétien sait mourir. Il y a cela d'admirable en Jésus-Christ qu'il pourvoit à tout à la fois, et qu'il sert également pour vivre et pour mourir ; pour une longue vie et pour une courte ; pour le mouvement de la santé et pour le repos de la maladie ; pour la fortune et pour la pauvreté ; pour les jours de joie et pour les jours d'épreuve ; pour les grands et pour les petits ; pour les forts et pour les faibles ; pour tout et pour tous.

Voulez-vous que je vous cite l'exemple d'un enfant mort tout jeune, et qui pourtant avait fait son œuvre? Je prends cet exemple chez une petite fille : il faut bien qu'il y ait aussi une histoire pour les filles. Un ministre de l'Evangile, ayant

réuni les enfants de sa paroisse, leur raconta comment les peuples païens adorent, les uns des statues de bois et de pierre, d'autres des animaux, d'autres les fleuves, d'autres le soleil; et comment on en voit chez qui les malheureux parents tuent leurs propres enfants, plus particulièrement leurs petites filles, pour s'éviter la dépense et l'embarras de les élever. Pendant ce récit, il remarqua une petite fille, chétive et pâle, dont les yeux brillants le suivaient sans perdre une seule parole. Ayant fini de parler, le pasteur montra aux enfants de petites boîtes dont les couvercles étaient ornés de jolies peintures, représentant quelques scènes de missions chez les Indiens; et il offrit d'en donner une à ceux qui pendant l'année qui commençait, voudraient mettre quelque chose de côté chaque semaine pour aider à évangéliser les païens. A ce moment, il vit la petite fille passer son bras autour du cou de son père, un pauvre forgeron assis à côté d'elle, en lui montrant une des boîtes, comme pour obtenir qu'il la demandât pour elle. « Mon ami, lui dit le pasteur, voulez-« vous une boîte pour votre petite fille? » Le père la prit, en disant : « Mais je ne sais si la pauvre « enfant pourra jamais rien gagner pour vous. » Un an s'écoula : l'assemblée des missions où les boîtes devaient être rendues et ouvertes, arriva.

Le pauvre forgeron n'y manqua pas; mais cette fois il était seul : dans le courant de l'année, il avait perdu sa femme, et il n'y avait que deux jours qu'il avait enterré sa petite fille chérie. Il remit en pleurant la boîte au pasteur, et lui dit : « Voici la boîte que vous *lui* aviez donnée... Ma « chère petite m'avait demandé pour sa boîte un « sou de mon salaire, pour chaque semaine où « j'aurais été content d'elle : le sou n'a jamais « manqué..... Il y a eu cinquante-deux semaines, « il doit y avoir cinquante-deux sous; M. le pas- « teur peut compter. » Le ministre, en comptant, en trouve cinquante-cinq, trois de plus que le nombre indiqué. Le père, tout troublé, compte et recompte; enfin il porte la main à sa tête en s'écriant : « Je n'y comprends rien. Ma bienheureuse « enfant n'aurait pas voulu prendre ce qui ne lui « appartenait pas, même pour une bonne œu- « vre. Pourtant, les trois sous sont là, je ne les « lui ai pas donnés; d'où sont-ils venus? » Il en fut si tourmenté, que le lendemain matin, ayant reçu la visite d'une dame pieuse qui avait beaucoup aimé son enfant, il lui avoua sa peine. « Je « crois, dit la dame, pouvoir vous rassurer. En « visitant votre fille, la veille de sa mort, la voyant « tourmentée par la fièvre, je lui demandai si le « jus d'une orange ne lui ferait pas plaisir; elle

« me dit : Oui. Je revenais de faire quelques em-
« plettes à la ville, et n'ayant d'autre monnaie
« avec moi que trois sous qui m'avaient été ren-
« dus chez un marchand, je les donnai à votre
« fille pour qu'elle se fît acheter une orange. Je
« me souviens fort bien, regrettant de n'avoir rien
« eu à y mettre, que la boîte de missions était
« alors sur le lit de l'enfant. — Dieu soit loué, dit
« le père, et qu'il veuille me pardonner mes
« soupçons. L'orange, j'en suis certain, n'a point
« été achetée ; mon enfant a refusé ce rafraîchisse-
« ment à ses lèvres mourantes, pour pouvoir met-
« tre ces trois sous de plus dans sa boîte. » — Mes enfants, cette petite fille n'a pas parlé, mais elle a agi, ce qui vaut beaucoup mieux. N'a-t-elle pas eu une vie et une mort chrétiennes? N'a-t-elle pas été un modèle de piété, de charité et de renoncement? Et puis, toute jeune qu'elle était en mourant, n'a-t-elle pas fait son œuvre avant de mourir : envers ces pauvres Indiens, qu'elle contribuait à faire évangéliser; envers le Seigneur qu'elle travaillait à leur faire annoncer; envers son père, qu'elle rendait si heureux ; envers ce pasteur, cette dame, cette assemblée, qu'elle a tant édifiés; envers vous qu'elle édifie encore maintenant? Oh! que « les actions de cette petite fille
« ont bien fait connaître que son œuvre serait

« pure et qu'elle serait droite! » — « Allez et faites « de même! »

Chers, chers enfants qui m'écoutez, prenez courage! Il en coûte d'être chrétien. Vous avez peut-être des camarades qui se moqueront de vous. Je ne veux pas supposer que vous ayez des parents qui vous contrarient : mais cela s'est vu. Vous aurez à renoncer à plus d'un plaisir que le monde vante. Vous pourrez être appelés à de grands sacrifices pour Jésus-Christ : « Si quelqu'un ne charge « pas sa croix, et ne vient après moi, il ne peut « être mon disciple[1]. » Mais le salut de votre âme dans l'éternité, vaut tous les sacrifices; et même dans cette vie, le bonheur de servir un si bon Maître, suffirait pour vous consoler de tout. Et puis, s'il y a des sacrifices dans la vie chrétienne, elle a aussi de grandes bénédictions, même temporelles. Ce n'est pas ce que nous devons chercher, en cherchant Jésus-Christ; mais il nous le donne sans que nous le cherchions, et d'autant plus sûrement que nous l'avons moins cherché. Je vous disais en commençant que je ne puis rien savoir de votre avenir terrestre. Pourtant, j'en sais quelque chose; j'en sais ce que Jésus-Christ

[1] Luc XIV, 27.

a promis en disant : « Cherchez premièrement le « royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces « choses vous seront données par-dessus. » Si Dieu daigne prolonger vos jours sur la terre, et à part des circonstances exceptionnelles que lui seul peut prévoir, je sais, mon enfant, que, si vous êtes appliqué, studieux, actif (et vous le serez si vous êtes un enfant chrétien), vous deviendrez intelligent, habile, artisan adroit, marchand entendu, dont l'œuvre prospérera selon ce qui est écrit dans les Proverbes : « L'âme diligente sera engraissée ; » et je sais, au contraire, que si vous êtes paresseux, étourdi, négligent, vous ne saurez rien faire comme il faut, et vous végéterez toute votre vie dans votre profession, quelle qu'elle soit, selon ce qui est encore écrit dans le même endroit : « L'âme du « paresseux ne fait que souhaiter et il n'a rien [1]. » Je sais que si vous êtes religieux, charitable, exact dans vos engagements, prompt à rendre service (et vous serez tout cela si vous êtes un enfant chrétien), vous attirerez sur vous la grâce de Dieu et la faveur des hommes, et vous réussirez dans vos entreprises, selon ce qui est écrit : « La généra« tion des hommes droits sera bénie ; il y aura « des biens et des richesses en sa maison [2]. » Et je

[1] Prov. XIII, 4. — [2] Ps. CXII, 2, 3.

sais aussi que si vous courez après le plaisir, si vous profanez le dimanche, si vous perdez le lundi, si vous trompez le prochain, si vous ne songez qu'à vous-même, la bénédiction de Dieu ne reposera pas sur vous, et vous tomberez dans l'embarras, dans le besoin, dans l'indigence, selon ce qui est aussi écrit : « J'honorerai celui qui m'honore, mais celui qui me méprise sera traité avec « le dernier mépris[1]. » Je sais que si vos discours sont chastes, vos mœurs pures, votre vie sobre, vos heures bien remplies, vos loisirs simples et honnêtes (et ils le seront si vous êtes un enfant chrétien), vous jouirez d'une santé robuste, qui est le premier de tous les biens terrestres; et je sais aussi que si vous êtes léger, intempérant, ivrogne, libertin, vous vieillirez avant le temps, vous perdrez le corps avec l'âme, vous ruinerez votre maison de vos propres mains, vous recueillerez la souffrance et la honte, vous serez un fardeau pour la société, un fardeau pour l'Eglise, un fardeau pour votre famille, en attendant que vous soyez un fardeau pour l'hôpital où vous irez finir, en vous disant intérieurement pour comble d'amertume : « C'est toi qui l'as voulu. » Oui, mes amis, vous tenez en quelque sorte dans vos mains votre

[1] 1 Sam. II, 30.

avenir même temporel; et selon ce que vous êtes aujourd'hui, vous pouvez prévoir presque à coup sûr, si vous aurez du repos, du succès, de la santé, de l'aisance, de l'honneur dans le monde. En tout cas, et c'est l'essentiel, nous pouvons prévoir « si « votre œuvre sera pure et si elle sera droite. » Oh! profitez, profitez du grand privilége que vous donne votre âge! Placés à l'entrée de la carrière, vous êtes maîtres encore de prendre une bonne direction pour toute la vie : quel privilége, mes enfants, quel privilége!

Si vous ne le savez pas, j'en sais ici qui le savent. Ah! mes enfants, je vous aurais bientôt persuadés combien vous êtes heureux, si je pouvais ouvrir devant vous le cœur de tel homme, de telle femme qui m'écoute avec vous, et qui, ayant parcouru la plus grande partie de cette carrière où vous ne faites que d'entrer, fait un retour pénible sur soi-même, en pensant à vous, et au bonheur que vous avez d'entendre les avertissements que vous entendez pendant qu'il est temps encore de les suivre. Vous avez souvent souhaité d'être plus âgés que vous ne l'êtes, et d'avoir qui dix, qui vingt, qui trente ans de plus que vous n'avez, pour être hommes; et eux, ils souhaiteraient (souhait bien plus raisonnable que le vôtre!) de pouvoir retrancher de leur vie, qui dix, qui vingt,

qui trente ans, qui plus, pour redevenir enfants comme vous. Heureux petit garçon! dit ce malheureux père de famille, qui, par le désordre de sa gestion, ou par le scandale de sa conduite, a plongé sa femme dans le désespoir, ses enfants dans la misère, et lui-même avec eux; si j'étais aujourd'hui à sa place, je n'aurais qu'à faire ce que M. Monod me conseille, pour éviter tous les malheurs qui me sont arrivés. Je serais aujourd'hui un bon père de famille, estimé dans la société, heureux dans sa maison, en paix avec sa femme, en exemple à ses enfants; j'aurais des enfants rangés, soumis, reconnaissants, qui m'aimeraient..... Heureux enfant! que ne suis-je à sa place!—Heureuse petite fille! dit cette femme blasée, aimant le monde et du monde aimée (si cet échange d'égoïsme peut s'appeler amour!), mais ne donnant ni ne recevant de bonheur, l'esprit vide, le cœur vide, l'âme vide, ou ne les ayant pleins que de regrets. Si j'étais à sa place, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait. Je n'aurais pas cherché mon repos dans le monde, qui me fatigue, qui m'ennuie, qui me pèse, mais dont je n'ai plus la force de me détacher. Je n'aurais pas accepté la main d'un homme sans piété, sans principes; nous n'irions pas, lui de son côté, moi du mien, mes filles dans une église, mes fils dans une autre,

s'ils vont dans aucune, et je ne ne me sentirais pas isolée au milieu du monde, seule au sein de ma famille. Heureuse petite fille, que ne suis-je à sa place! — Heureux enfant! dit un troisième, qui a dissipé son temps et ses belles facultés, et qui traîne une vie misérable sans profit pour personne; si j'étais à sa place, je ne serais pas ce que je suis. Je ne serais pas ignorant, inutile aux autres, inutile à moi-même, incapable d'une étude suivie. Que de choses utiles j'aurais pu apprendre! que de bonnes œuvres j'aurais pu faire! que de services j'aurais pu rendre! que de misères j'aurais pu soulager! Heureux enfant! que ne suis-je à sa place! — Ce n'est là, mes amis, qu'une petite partie de ce que j'entends. Je ne pourrais pas, je ne voudrais pas, je n'oserais pas tout vous redire: tant de fautes, tant de douleurs, tant de péchés, tant de vices, tant de maladies, tant de crimes peut-être, que l'on se serait épargnés, et que vous pouvez vous épargner, en écoutant cet Evangile et en le mettant en pratique! Quand même vous l'écouteriez pour la première fois, et pour la dernière, cette fois seule suffirait. Mettez, mettez dans votre cœur ce jour qui nous rassemble ici, le 28 mars 1852. Faites que pendant toute la suite de votre enfance vous puissiez vous rappeler avec joie le 28 mars 1852 comme un jour où vous avez

traité alliance avec le Dieu de Jésus-Christ, à la vie, à la mort ! Faites que pendant tout le cours de votre carrière terrestre, vous puissiez vous rappeler avec joie le 28 mars 1852 comme un jour où vous vous serez engagés dans le droit chemin, d'un pas ferme, décidé, persévérant, pour vous y maintenir toute la vie, et ne vous en écarter jamais ! Faites qu'au jour que vous comparaîtrez devant le tribunal de Dieu, vous puissiez vous rappeler avec joie ce 28 mars 1852 comme un jour où vous aurez fui la colère à venir, et où vous aurez fait le premier pas dans cette foi et dans cette vie chrétienne dont vous allez recueillir le fruit précieux pendant toute l'éternité !

Mais vous, hommes faits, qui regrettez le passé, et qui contemplez ces chers enfants avec un intérêt mêlé d'une tendre sympathie, et d'une envie amère, — le passé est passé, mais le Sauveur est présent, le salut est présent, la consolation est présente, la réparation est présente : il n'est pas trop tard. Je devais dire à ces chers enfants ce que je lis dans votre cœur, pour leur épargner l'amertume d'avoir à le dire quelque jour eux-mêmes; mais loin de moi la pensée de sacrifier mon vieux auditoire au jeune ! — Je dois vous dire à vous,

qui que vous soyez, que je ne désespère pas de vous, d'aucun de vous. Non, il n'est pas trop tard pour faire votre œuvre ; il n'est pas trop tard pour la faire aussi bien, pour la faire mieux encore que vous n'auriez pu la faire dans aucun autre temps. La foi fait plus que de défendre le présent, elle garantit l'avenir ; elle fait plus que de garantir l'avenir, elle répare le passé; et c'est là son triomphe, c'est là la sublime folie de l'Evangile, et son impossibilité rendue possible. Oui, elle répare le passé même ; car la foi saisit Dieu ; et Dieu, en qui se trouvent réunis tous les temps, passé, présent, avenir [1], disons mieux, Dieu en qui il n'y a ni présent, ni passé, ni avenir, rassemble tous les temps en un pour les sauver tous en lui-même, et dans cette éternité toujours présente de sa grâce [2], où il devance l'avenir, parce qu'il est « celui qui appelle les choses qui ne sont point comme « si elles étaient, » il fait revivre aussi le passé, parce qu'il est « celui qui ressuscite les morts. » Tels que vous êtes, avec ce qui vous reste de forces, avec ce qui vous est mesuré de vie, croyez seulement, et vous vous trouverez, au sein même de vos doutes, de vos erreurs, de vos infidélités, irréparables selon l'homme, mais selon Dieu plus

[1] Hébr. XIII, 8. — [2] 2 Pierre III, 8.

que réparables, susceptibles d'être tournées en bien, — des ressources cachées pour l'œuvre que Dieu vous donne à faire aujourd'hui. Votre œuvre, c'est l'aveu de votre humiliante expérience qui profitera à d'autres, et qui profite aujourd'hui à ces enfants mêmes ; et tout ensemble le bien qu'il vous est encore réservé de faire, si vous demandez à Dieu des yeux ouverts et des cœurs fidèles ; un bien d'autant plus réel, d'autant plus profond, d'autant plus spirituel que vous y aurez été préparés par des esprits plus froissés, par des cœurs plus brisés. En avant dans la foi, dans l'espérance, dans l'amour, — et rien n'empêche que vous ne preniez encore la première place d'une Marie Magdeleine, d'un Zachée, ou d'un larron crucifié.

Ceci à vous,— pères et mères,—plus qu'à tous les autres, — à vous, doublement ; à vous, pour vous ; à vous, pour ces autres vous-mêmes, qui le sont selon la chair, qui le seront vraisemblablement selon l'esprit ; ils seront ce que vous les ferez, après Dieu. Je n'ai qu'une heure pour leur parler, vous avez la vie entière. Je fais appel à votre conscience, en présence de Dieu et de l'Evangile : secondez, auprès d'eux, secondez mon œuvre de ce jour ; secondez-la, et ne la ruinez pas !

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis et Comp., rue des Grès, 11. — 1856.







